

COLLECTION L'ESPACE CRITIQUE
DIRIGÉE PAR PAUL VIRILIO

L'accident originel

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Galilée

VITESSE ET POLITIQUE, 1977.
DÉFENSE POPULAIRE ET LUTTES ÉCOLOGIQUES, 1978.
L'HORIZON NÉGATIF, 1984.
LA MACHINE DE VISION, 1988, 1994.
ESTHÉTIQUE DE LA DISPARITION, 1989.
L'ÉCRAN DU DÉSERT, 1991.
L'INSÉCURITÉ DU TERRITOIRE, 1993.
L'ART DU MOTEUR, 1993.
LA VITESSE DE LIBÉRATION, 1995.
UN PAYSAGE D'ÉVÉNEMENTS, 1996.
LA BOMBE INFORMATIQUE, 1998.
STRATÉGIE DE LA DÉCEPTION, 1999.
LA PROCÉDURE SILENCE, 2000.
CE QUI ARRIVE. *Naissance de la philofolie*, 2002.
VILLE PANIQUE. *Ailleurs commence ici*, 2004.
L'ACCIDENT ORIGINEL, 2005.

Chez d'autres éditeurs

BUNKER ARCHÉOLOGIE, Éditions du CCI, 1975,
Éditions Demi-Cercle, 1991.
L'ESPACE CRITIQUE, Christian Bourgois, 1984.
LOGISTIQUE DE LA PERCEPTION – GUERRE ET CINÉMA 1,
Éditions de l'Étoile, *Cahiers du cinéma*, 1984, 1990.
L'INERTIE POLAIRE, Christian Bourgois, 1990.
CYBERMONDE, LA POLITIQUE DU PIRE, Textuel, 1996.

Paul Virilio

L'accident originel



Galilée

© 2005, ÉDITIONS GALILÉE, 9 rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 2-7186-0659-2 ISSN 0335-3095

Nota bene

Cet essai comprend deux parties : la première reprend les textes rédigés pour « Ce qui arrive », l'exposition de Paul Virilio à la Fondation Cartier (novembre 2002-mars 2003), augmentée d'une seconde partie qui développe les conséquences fatales de l'accélération du réel, au début du troisième millénaire.

Père, pardonne-leur : ils ne savent ce qu'ils font.

LE CHRIST
Luc, XXIII, 34.

Première partie

Avertissement

« Un trait, entre tous distinctif, oppose la civilisation contemporaine à celles qui l'ont précédée : *la vitesse*.

La métamorphose s'est produite en l'espace d'une génération », constatait, dans les années 1930, l'historien Marc Bloch.

Cette situation entraîne, à son tour, un second trait : *l'accident*. La généralisation progressive d'événements catastrophiques qui affectent non seulement la réalité du moment mais causent l'anxiété et l'angoisse pour les générations à venir.

D'incidents en accidents, de catastrophes en cataclysmes, la vie quotidienne devient un KALÉIDOSCOPE où nous affrontons sans cesse ce qui vient, ce qui survient inopinément, pour ainsi dire *ex abrupto*... Dans le miroir brisé, il faut alors apprendre à discerner CE QUI ARRIVE, de plus en plus souvent, mais surtout de plus en plus rapidement, de manière intempestive, voire simultanée.

Devant cet état de fait d'une temporalité accélérée

qui affecte les mœurs, l'art aussi bien que la politique des nations, une urgence s'impose entre toutes : celle d'exposer l'*accident du Temps*.

Renversant de la sorte la menace de l'inopiné, la surprise devient sujet de thèse et le risque majeur, sujet d'exposition dans le cadre des télécommunications instantanées.

Comme l'expliquait Paul Valéry en 1935 : « Dans le passé, on n'avait guère vu, en fait de nouveauté, paraître que des solutions ou des réponses à des problèmes ou à des questions très anciennes, sinon immémoriales... *Mais notre nouveauté à nous consiste dans l'inédit des questions elles-mêmes, et non point des solutions, dans les énoncés et non dans les réponses.* De là cette impression générale d'impuissance et d'incohérence qui domine dans nos esprits¹. »

Ce constat d'impuissance, devant le surgissement d'événements inattendus et catastrophiques nous contraint à renverser la tendance habituelle QUI NOUS EXPOSE À L'ACCIDENT, pour inaugurer une nouvelle sorte de muséologie, de muséographie : celle qui consiste maintenant à EXPOSER L'ACCIDENT, tous les accidents, du plus banal au plus tragique, des catastrophes naturelles aux sinistres industriels et scientifiques, sans éviter l'espèce trop souvent négligée de l'accident heureux, du coup de chance,

1. Paul Valéry, *La Crise de l'intelligence*, dans *Cahiers* (1894-1914), vol. I, Gallimard, 1987.

du coup de foudre amoureux, voire du « coup de grâce » !

En effet, si aujourd'hui, grâce à la télévision, « ce qui se conserve se réduit à l'instant-événement, tous les progrès convergent vers un problème inéluctable qui est celui des perceptions et des images ¹ ».

Outre l'attentat historique du 11 septembre 2001, et sa diffusion en boucle sur les écrans de télévision du monde entier, deux événements récents méritent, à ce propos, d'être sévèrement analysés. D'une part, la révélation, *seize ans trop tard*, des ravages de la contamination de Tchernobyl sur l'Est de la France, à propos desquels les responsables des services chargés de donner l'alerte déclaraient, en avril 1986 : « *Si l'on détecte quelque chose, il ne s'agit que d'un problème purement scientifique.* » D'autre part, la toute récente décision du Mémorial pour la Paix de Caen d'importer des États-Unis, en guise d'objet-symbole, une *bombe atomique* – une bombe H – emblématique de « l'équilibre de la terreur » entre l'Est et l'Ouest...

À ce propos, et reprenant l'argument des experts français dissimulant les dégâts de l'accident de Tchernobyl, on pourrait dire : « *Si l'on expose une bombe atomique, il ne s'agit que d'un problème purement culturel* », ouvrant dès lors, toutes grandes, les portes du premier MUSÉE DES ACCIDENTS !

1. *Ibid.*, vol. II, Gallimard, 1988, p. 851.

De fait, si *l'invention n'est qu'une manière de voir*, de saisir les accidents en tant que signes, en tant que chances, il n'est que temps d'ouvrir le muséum à ce qui survient d'impromptu, à cette « production indirecte » de la science et des technosciences que constitue le sinistre, la catastrophe industrielle ou autre.

Si, selon Aristote, « l'accident révèle la substance », l'invention de la « substance » est également celle de l'« accident ». Dès lors, le naufrage est bien l'invention « futuriste » du navire et le crash, celle de l'appareil supersonique, tout comme Tchernobyl l'est de la centrale nucléaire.

Observons maintenant l'histoire récente. Alors que le XX^e siècle a été celui des grands exploits – le débarquement lunaire – et des grandes découvertes en physique comme en chimie, sans parler de l'informatique ou de la génétique, il paraît logique, hélas, que le XXI^e siècle engrange, à son tour, la moisson de cette production masquée que constituent les sinistres les plus divers, *dans la mesure même où leur répétition devient un phénomène historique clairement repérable.*

À ce sujet, écoutons encore Paul Valéry : « *L'instrument tend à disparaître de la conscience. On dit couramment que son fonctionnement est devenu AUTOMATIQUE. Ce qu'il en faut tirer, c'est la nouvelle équation : LA CONSCIENCE NE SUBSISTE QUE POUR LES ACCIDENTS* ¹. »

1. P. Valéry, *Cahiers (1894-1914)*, vol. II, *op. cit.*, p. 212.

Ce constat de carence aboutit ainsi à une conclusion claire et définitive : « Tout ce qui devient capable de recommencement et de répétition s'obscurcit, se fait silencieux. IL N'Y A FONCTION QUE HORS CONSCIENCE. »

Étant donné que l'objectif déclaré de la révolution industrielle du XVIII^e siècle était bien la répétition d'objets standardisés (machines, outils, véhicules...), autrement dit les fameuses *substances incriminées*, il est aujourd'hui logique de constater que le XX^e siècle nous aura effectivement abreuvés d'*accidents en série*, depuis le *Titanic* en 1912, jusqu'à Tchernobyl en 1986, sans parler de Seveso ou de Toulouse en 2001...

Ainsi, la reproduction sérieuse des catastrophes les plus diverses est devenue l'ombre portée des grandes découvertes, des grandes inventions techniques, et, à moins d'accepter l'inacceptable, c'est-à-dire d'admettre que l'ACCIDENT devienne AUTOMATIQUE à son tour, l'urgence d'une « intelligence de la crise de l'intelligence » se fait jour, en ce tout début du XXI^e siècle – intelligence dont l'ÉCOLOGIE est le symptôme clinique, en attendant demain une philosophie de l'ESCHATOLOGIE postindustrielle.

Admettons maintenant le postulat de Valéry : *si la conscience ne subsiste que pour les accidents*, et s'il n'y a fonctionnement que hors conscience, la perte de conscience de l'accident comme du sinistre majeur

équivaldrait non seulement à l'inconscience mais à la folie – cette folie de l'aveuglement volontaire aux conséquences fatales de nos actions et de nos inventions. Je pense, en particulier, au génie génétique et aux biotechnologies. Situation qui s'apparenterait, dès lors, au brutal renversement de la PHILOSOPHIE en son contraire, autrement dit à la naissance d'une PHILOFOLIE ; amour de l'impensé radical, où le caractère insensé de nos actes cesserait non seulement de nous inquiéter consciemment, mais nous ravirait, nous séduirait...

Après l'*accident des substances*, nous assisterions à l'émergence fatale de l'*accident des connaissances*, dont l'informatique pourrait bien être le signe, par la nature même de ses indubitables « progrès », mais aussi, parallèlement, par celle de ses incommensurables dégâts.

En fait, si « l'accident est l'apparition de la qualité d'une chose qui était masquée par une autre de ses qualités¹ », l'invention des accidents industriels dans les transports (terrestre, nautique, aérien) ou celle des accidents postindustriels, dans les domaines de l'informatique ou de la génétique, serait l'apparition d'une qualité trop longtemps cachée par le faible progrès des connaissances « scientifiques », à côté de l'ampleur des connaissances « spirituelles et philosophiques », de cette *sagesse* accumulée tout au long de l'histoire multi-séculaire des civilisations.

1. P. Valéry, *Cahiers (1894-1914)*, vol. II, *op. cit.*, p. 229.

Ainsi, aux dégâts des idéologies laïque ou religieuse, véhiculées par les régimes totalitaires, s'apprêtent à succéder ceux de *technologies de pensée* susceptibles, si nous n'y prenons garde, d'aboutir au DÉLIRE, à cet amour insensé de l'excès, comme tend à le prouver le caractère suicidaire de certaines actions contemporaines, depuis Auschwitz jusqu'au concept militaire de DESTRUCTION MUTUELLE ASSURÉE (MAD), sans parler du « déséquilibre de la terreur » inauguré en 2001 à New York, par les kamikazes du World Trade Center.

En effet, utiliser non plus des armes, des instruments militaires, mais de simples véhicules de transport aérien, pour détruire des édifices, en acceptant de périr dans l'opération, c'est instaurer *une confusion fatale entre l'attentat et l'accident* et utiliser la « qualité » de l'accident volontaire au détriment de la qualité de l'avion, comme de la « quantité » de vies innocentes sacrifiées, dépassant ainsi toutes les limites naguère fixées par les éthiques religieuses ou philosophiques.

De fait, le *principe de responsabilité* vis-à-vis des générations à venir exige d'exposer maintenant l'accident et la fréquence de ses répétitions industrielles et postindustrielles.

C'est le sens même, le but avoué de l'exposition de la Fondation Cartier. Avant-projet ou, plus exactement encore, préfiguration du futur MUSÉE DE

L'ACCIDENT, cette exposition se veut, avant tout, une prise de position devant la chute des repères éthiques et esthétiques, la perte de sens dont nous sommes si souvent, désormais, les témoins, les victimes, bien plus que les acteurs.

Après l'exposition, il y a plus de dix ans déjà, sur LA VITESSE, organisée à Jouy-en-Josas par cette même Fondation Cartier pour l'art contemporain, l'exposition *Ce qui arrive* – définition du latin *Accidens* – se veut le contrepoinct des excès de toutes sortes dont nous abreuvons quotidiennement les grands organes d'information, MUSÉE DES HORREURS dont nul ne semble deviner qu'il précède et accompagne toujours la montée en puissance de sinistres plus vastes encore.

En fait, comme l'exprimait un témoin de la montée du nihilisme en Europe : « L'acte le plus atroce devient facile lorsque la voie qui y mène a été dûment frayée¹. »

Par l'accoutumance progressive à l'insensibilité, à l'indifférence, devant les scènes les plus démentes, sans cesse répétées par les marchés du spectacle au nom d'une soi-disant liberté d'expression muée en *libération de l'expressionnisme*, voire en académisme de l'horreur, nous succombons aux méfaits d'une programmation de l'outrance à tout prix qui débouche

1. Hermann Rauschning, *La Révolution du nihilisme*, Gallimard, 1939.

non plus sur l'insignifiance, mais sur l'héroïsation de la terreur et du terrorisme.

Un peu comme au XIX^e siècle où l'art officiel s'ingéniait, dans ses salons, à glorifier les grandes batailles du passé et aboutissait, comme on sait, à l'hécatombe de Verdun, au tout début du XXI^e siècle, nous assistons, médusés, à une tentative de promotion de la torture artistique, de l'automutilation esthétique et du suicide considéré comme l'un des beaux-arts¹.

C'est finalement pour échapper à cette surexposition du public à l'effroi, que la Fondation Cartier pour l'art contemporain a permis l'organisation, sous ma direction, de « Ce qui arrive », manifestation qui visait, avant tout, à prendre ses distances vis-à-vis des excès en tout genre de l'actualité la plus récente.

Destinée à poser la question de l'inattendu comme de l'inattention aux risques majeurs, cette exposition-manifeste se voulait d'abord un hommage au discernement, à l'*intelligence préventive*, en des temps où abondaient les menaces du déclenchement d'une *guerre préventive* en Irak.

1. Paul Virilio, *Ce qui arrive. Naissance de la philofolie*, Galilée, 2002.

L'invention des accidents

Création et chute, l'accident est une œuvre inconsciente, *une invention* au sens de découvrir ce qui était caché – en attente de se produire au grand jour.

À la différence de l'accident NATUREL, l'accident ARTIFICIEL résulte de l'innovation d'un engin ou d'une matière substantielle. Que ce soit le naufrage du *Titanic* ou l'explosion de la centrale de Tchernobyl – catastrophes emblématiques du siècle dernier –, la question posée par l'événement accidentel n'est pas tant celle de l'iceberg surgissant dans l'Atlantique Nord, une certaine nuit de 1912, ni non plus celle du réacteur nucléaire divergent, un certain jour de l'année 1986, que celle de la production du paquebot « insubmersible », ou encore celle de l'implantation d'une centrale atomique à proximité de zones habitées.

En 1922, par exemple, lorsque Carter découvre, dans la vallée des Rois, le sarcophage de Toutankhamon, il l'invente littéralement... mais, lorsque les

« liquidateurs » soviétiques recouvrent d'un autre type de « sarcophage » le réacteur fautif de Tchernobyl, *ils inventent l'accident nucléaire majeur*, et cela, quelques années seulement après celui survenu aux États-Unis, à Three Miles Island.

Ainsi, de même que l'égyptologie est l'une des disciplines de la découverte historique, autrement dit de l'*invention archéologique*, l'analyse de l'accident industriel devrait être perçu comme un « art logique » ou, plus précisément, comme une invention ARCHÉO-TECHNOLOGIQUE.

Art brut dans tous les sens du terme, mais que nous ne pouvons pas considérer uniquement sous l'angle de l'exception et sous l'aspect préventif du seul « principe de précaution », mais également comme une œuvre majeure de l'*inconscient génie des savants*, le fruit du Progrès et du travail des hommes.

Observons d'ailleurs que si les techniques devancent toujours la mentalité des *utilisateurs* – il leur faut plusieurs années pour se familiariser avec une nouvelle technologie –, elles devancent tout autant celle des *réalisateurs*, ces ingénieurs qui s'ingénient à inventer les engins, au point que l'*inconscient machinique* signalé naguère par la psychanalyse prouve ici son bien-fondé, en tant que *preuve par l'absurde* de l'inconséquence fatale des savants, en matière de connaissance des risques majeurs.

« Il n'y a pas de science de l'accident », avertissait Aristote, il y a bien longtemps. Malgré la *cindynique* qui évalue les risques, il n'y a pas d'*accidentologie*, mais une découverte fortuite, une invention archéo-technologique. Inventer le navire à voile ou à vapeur, c'est *inventer le naufrage*. Inventer le train, c'est *inventer l'accident ferroviaire* du déraillement. Inventer l'automobile domestique, c'est produire *le télescopage en chaîne* sur l'autoroute.

Faire décoller le plus lourd que l'air, l'avion mais également le dirigeable, c'est *inventer le crash*, la catastrophe aérienne. Quant à la navette *Challenger*, son explosion en vol la même année que le drame de Tchernobyl, c'est l'*accident originel* d'un nouvel engin, l'équivalent du premier naufrage du tout premier navire.

Invention indirecte de la panne des systèmes informatiques (ou autres), bouleversement économique des marchés financiers où soudain, avec le KRACH BOURSIER, c'est la face cachée des sciences économiques et des techniques de cotations automatiques des valeurs qui émerge, tel l'iceberg du *Titanic*, mais à Wall Street, à Tokyo comme à Londres.

Ainsi, pour Aristote hier comme pour nous aujourd'hui, *si l'accident révèle la substance*, c'est bien que CE QUI ARRIVE (*accidens*) est une sorte d'analyse, une techno-analyse de CE QUI EST en dessous (*substante*) de tout savoir.

Dès lors, se battre contre les dégâts du Progrès, c'est avant tout découvrir la vérité cachée de nos réus-

sites, cette RÉVÉLATION ACCIDENTELLE – et nullement apocalyptique – des substances incriminées.

D'où l'urgence, au seuil du troisième millénaire, d'une reconnaissance publique de ce type d'innovation qui vient parasiter toute TECHNOLOGIE, et dont le XX^e siècle n'aura cessé de nous offrir les exemples les plus frappants.

Sur ce plan aussi, l'*écologie politique* ne pourra plus longtemps faire l'impasse sur la dimension ESCHATOLOGIQUE des drames provoqués par l'idéologie positiviste du Progrès.

Le *dromologue*, autrement dit l'analyste des phénomènes d'accélération, est donc cohérent lorsqu'il considère que si la *vitesse* est responsable du développement exponentiel des *accidents artificiels* du XX^e siècle, elle l'est tout autant de l'importance accrue des *accidents écologiques* (les diverses pollutions de l'environnement) que, disons, des *drames eschatologiques* qui s'annoncent avec les découvertes toutes récentes de l'informatique *génomique* et des biotechnologies¹.

En effet, si jadis l'*accident local* était encore précisément situé (*in situ*) – l'Atlantique Nord pour le *Titanic* –, l'*accident global* ne l'est plus, et ses retombées s'étendent à des continents entiers, en attendant l'*accident intégral* qui risque de devenir, demain ou

1. N'oublions pas que c'est l'usage intensif de l'ordinateur de puissance qui a favorisé le décodage de la carte du génome humain, facilitant, de la sorte, l'émergence fatale de l'ACCIDENT GÉNÉTIQUE.

après-demain, notre unique HABITAT, les dégâts du Progrès s'étendant cette fois, non seulement à l'ensemble de l'espace géophysique, mais surtout à des périodes de temps multiséculaires, sans parler de la dimension *sui generis* d'un « Hiroshima cellulaire ».

De fait, si la substance est *absolue et nécessaire* (à la science) et si l'accident est *relatif et contingent*, on peut maintenant identifier la « substance » au *commencement* de la connaissance, et l'« accident » à la *fin* de cette intuition philosophique dont Aristote et quelques autres auront été les initiateurs.

Loin de prôner un « catastrophisme millénariste », il ne s'agit pas ici de prendre l'accident *au tragique* dans le but d'effrayer les foules, comme le font si souvent les mass media, mais seulement de prendre enfin l'accident *au sérieux*.

À l'exemple du travail d'un Freud sur notre rapport à la mort et à sa pulsion, il s'agit maintenant d'étudier scrupuleusement *notre rapport à la fin*, à toutes les fins, autrement dit à LA FINITUDE.

« L'accumulation met fin à l'impression de hasard », écrivait Sigmund Freud, entre 1914 et 1915... Depuis le XX^e siècle, en effet, avec la soudaine *capitalisation de drames et de catastrophes en tout genre*, nous devons dresser le constat de faillite d'un Progrès technoscientifique dont le positivisme du XIX^e siècle était si fier.

Depuis lors, la production sérielle du génie des entreprises a littéralement *industrialisé l'accident artificiel* – un accident dont le caractère autrefois *arti-*

sanal s'exprimait le plus souvent de manière discrète, alors même que les accidents *naturels* assumaient, à eux seuls, la dimension cataclysmique, à l'exception des guerres d'extermination.

Si nous prenons le domaine de l'automobilité privée, par exemple, la banalisation de l'hécatombe autoroutière est la preuve freudienne que l'accumulation des accidents de la circulation met fin en grande partie au « hasard » – et les multiples systèmes de sécurité dont sont équipés nos véhicules ne changeront rien à ce fait : au cours du XX^e siècle, L'ACCIDENT EST DEVENU UNE INDUSTRIE LOURDE.

Mais revenons à cette TECHNO-ANALYSE révélatrice de la « substance », autrement dit de ce qui se tient sous le savoir des techniciens. Si les techniques devancent toujours les mentalités du personnel compétent en matière d'innovation, comme se plaît d'ailleurs à le reconnaître l'essayiste John Berger (« *Dans toute création, qu'il s'agisse d'une idée originale, d'un tableau ou d'un poème, l'erreur cohabite toujours avec l'adresse. Mais l'adresse n'y est jamais présente seule, il n'y a jamais d'adresse, de talent créateur, sans erreur*¹ »), c'est

1. Organisé par le CERN (Organisation européenne pour la recherche nucléaire), le London Institute et la Gulbenkian Foundation, le colloque *Signatures de l'invisible* s'est tenu à Lisbonne à l'automne 2002, en présence de John Berger et de Maurice Jacob.

que l'ACCIDENT est inséparable de *sa vitesse de surgissement inopiné*, et cette « vitesse virtuelle » de la surprise catastrophique doit donc bien être étudiée, et non seulement la « vitesse actuelle » des objets et des engins récemment innovés.

De même qu'il faut se prémunir (à tout prix) de l'*excès de la vitesse réelle* par des freins et des systèmes de sécurité automatiques, il faut tenter de nous protéger de l'*excès de vitesse virtuelle*, de ce qui survient inopinément à la « substance », c'est-à-dire à ce qui est *en dessous* de la conscience productive de l'ingénieur.

C'est cela même la découverte, l'invention « archéotechnologique » évoquée précédemment.

Dans sa *Physique*, Aristote remarque d'emblée que ce n'est pas le Temps comme tel qui corrompt et détruit, mais CE QUI ARRIVE (*accidens*). C'est donc bien le *passage dans le Temps*, autrement dit la vitesse de surgissement, qui accomplit la ruine de toute chose, chaque « substance » étant, finalement, *la victime de l'accident de la circulation temporelle*.

Dès lors, on imagine aisément les dégâts de l'accident du Temps, avec l'instantanéité de la *compression temporelle* des données, au cours de la mondialisation, et les risques inimaginables de la SYNCHRONISATION des savoirs.

Ainsi, le « principe responsabilité », évoqué par Hans Jonas, devrait s'appuyer, en premier lieu, sur la nécessité d'une intelligence nouvelle de la *production accidentelle*, cette inconsciente industrie que se refuse

à envisager le savant « matérialiste », alors même que le « complexe militaro-industriel » nous a abreuvé, tout au long du siècle dernier, de cette soudaine militarisation des sciences avec, en particulier, l'invention fatale des armements de destruction massive et une bombe thermonucléaire susceptible d'éteindre toute vie sur la planète¹...

En fait, la *vitesse visible* de la substance – celle des moyens de transport, de calcul ou d'information – n'est jamais que la partie émergée de l'iceberg de la *vitesse invisible*, celle-là, de l'ACCIDENT, et ceci aussi bien dans le domaine de la circulation routière que dans celui de la circulation des valeurs.

Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les tout derniers krachs boursiers, l'éclatement successif des bulles spéculatives du marché unique d'un système financier désormais interconnecté.

Devant cet état de fait, très largement catastrophique pour l'avenir même de l'humanité, force est de constater l'urgence de rendre sensible, sinon visible, la vitesse de surgissement de l'accident qui endeuille l'histoire.

1. Exemple d'inconséquence scientifique : l'annonce, le 13 juillet 2002, de la création en laboratoire d'un *virus de synthèse de la poliomyélite* – maladie aujourd'hui presque totalement éradiquée. À ce sujet, Robert Lamb, président de la Société américaine de virologie, a exprimé sa crainte de voir demain des terroristes mettre au point des armes biologiques de ce type.

Pour ce faire, à côté de la recherche vaine d'une quelconque BOÎTE NOIRE susceptible de révéler les paramètres du sinistre contemporain, il faut tenter *au plus vite* de dégager le caractère flagrant du désastre propre aux nouvelles technologies, et ceci grâce à l'expertise scientifique, certes, mais également par une approche philosophique et culturelle qui n'aurait plus rien à voir avec l'*expressionnisme publicitaire* des promoteurs de matériels, puisque, selon Malraux, « *la culture, c'est ce qui a fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'Univers* ».

La thèse de l'accident

Le progrès et la catastrophe sont l'avvers et
le revers d'une même médaille.

HANNAH ARENDT.

Depuis peu, comme si l'accident était devenu une *option*, un privilège accordé au hasard au détriment de l'erreur ou de la volonté de nuire, la thèse de l'accident devient un thème récurrent des mass media, signalant, par là même, la confusion qui s'installe, d'une part, entre le sabotage et la panne et, d'autre part, entre l'attentat-suicide et l'accident industriel ou autre.

De fait, la croissance sans précédent des catastrophes, depuis le début du XX^e siècle jusqu'à nos jours où, pour la première fois, les accidents « artificiels » l'ont emporté sur les accidents « naturels », met chacun en demeure de choisir, c'est-à-dire d'opter pour l'une ou l'autre version d'un drame en cours,

d'où ce terme étrangement académique : LA THÈSE DE L'ACCIDENT.

Ainsi, depuis la fin du siècle dernier, la rupture – la fracture – devient progressivement un *sujet de thèse* et non plus, exactement, une surprise inattendue, laissant perdre au terme même d'accident sa définition philosophique, classique depuis Aristote.

Soudain, l'accident n'est plus inopiné, il devient une rumeur – *a priori* scandaleuse – où le présupposé de la faute tend à l'emporter sur l'involontaire ou, inversement, la quasi-certitude de la volonté de nuire est dissimulée dans le souci de ne pas provoquer la panique.

On peut remarquer, ici, la culpabilité dont on accable immédiatement ceux qui se refusent à admettre la *thèse officielle* de la faute ou de l'accident et qui privilégient une version tout autre que celle des pouvoirs en place...

D'ailleurs, dès que l'événement catastrophique émerge dans sa dimension « terroriste », le terme employé n'est plus celui de la thèse, mais celui (policier) de la *piste* d'un acte criminel.

Cette incertitude sémantique illustre assez la prochaine confusion entre l'accident « véritable » arrivant inopinément à la substance et la stratégie indirecte d'un acte de malveillance caractérisée, mais qui se refuse à l'évidence de l'hostilité déclarée, comme hier encore l'exigeaient les règles de la guerre classique (*faire peur certes, mais éviter à tout prix le*

rejet d'une terreur indicible et contre-productive pour ses auteurs anonymes), dans une société où l'écran est devenu le substitut du champ de bataille des grandes guerres du passé.

La tendance générale à la négation de tout ATTENTAT – forme émergente d'un nouveau type de négationnisme – va de pair, désormais, avec l'importance de l'*image de marque* d'un pays, d'une nation ouverte à l'industrie d'un tourisme frontalier en développement constant, grâce au faible coût des transports transcontinentaux.

D'où la gravité de l'attentat de New York remettant en cause non seulement la sanctuarisation des États-Unis mais, également, l'essor des grandes compagnies aériennes et la libéralisation des migrations touristiques, sans parler de l'impact catastrophique de l'effondrement des Twin Towers sur le marché de l'assurance tous risques¹.

Désormais, devant l'omniprésence du risque, souvent même d'un risque majeur pour l'humanité, la question de la *gestion de la peur* redevient primordiale.

1. Le Conseil de l'Organisation de l'aviation civile internationale (OACI) a approuvé la création d'un régime mondial d'assurances aériennes couvrant les risques de guerre, qui comblerait le vide en cas de retrait partiel ou total des assureurs privés, après les attentats du 11 septembre. Cf. *Le Monde*, 18 juin 2002.

Paraphrasant un auteur complice, on pourrait même affirmer aujourd'hui : « Si la connaissance peut être figurée par une sphère dont le volume augmente sans cesse, *la surface de contact avec l'inconnu s'agrandit démesurément*¹. »

Remplaçant le terme géométrique de SPHÈRE par celui, spatio-temporel, de DROMOSPHERE, on en conclura aisément que si la vitesse de croissance de l'inconnu développe la peur, cette crainte devant les fins dernières de l'humanité, dont le mouvement ÉCOLOGIQUE représente un premier signe, devrait encore s'accroître au XXI^e siècle, en attendant l'apparition d'un dernier mouvement ESCHATOLOGIQUE celui-là, qui se préoccuperait d'engranger les dividendes de la terreur.

En fait, la soudaine remise en cause de la *guerre substantielle* issue du politique par l'hyperterrorisme, cette *guerre accidentelle* qui ne dit plus son nom, c'est aussi la remise en question du politique, et pas uniquement de la politique traditionnelle des partis.

D'où cette alternance, non plus tant entre la gauche et la droite classiques qu'entre le politique et le médiatique, autrement dit cette puissance de gestion (de suggestion) de l'information qui s'apprête à envahir l'imaginaire de populations subjuguées par la

1. Francesco di Castri, *L'Écologie en temps réel*, Éditions Diderot [s.d.].

multiplication des écrans qui caractérise si bien la mondialisation des « affects » ; cette soudaine SYNCHRONISATION des émotions collectives qui favorise grandement l'*administration de la peur*.

Administrer la peur pour gérer la sécurité, la paix civile ou, inversement, administrer la peur pour gagner la guerre civile, voilà bien l'alternative qui caractérise, aujourd'hui, la psychopolitique des nations.

On le devine aisément, l'inquiétude, le doute sur l'origine de l'accident, font intégralement partie de cette administration sournoise des émotions au point que, demain, le *ministère de la Guerre* pourrait bien laisser place à ce *ministère de la Peur* que gèrent le cinéma et les mass media, parties intégrantes de ce CONTINUUM AUDIOVISUEL qui remplace l'espace public de nos vies quotidiennes.

D'où cette urgence stratégique de conserver le plus longtemps possible l'incertitude sur l'origine de tout « accident », puisque, à l'ennemi déclaré et aux hostilités officielles entre les vieux États succèdent, désormais, l'*attentat anonyme* et le sabotage de la quotidienneté, dans les transports en commun ou dans les entreprises comme à domicile.

En guise d'exemple probant de cette transmutation de la « politique-spectacle », citons le film américain *La Somme de toutes les peurs*, sponsorisé par le département de la Défense avec l'aide directe de la CIA et de son agent Chase Brandon qui ne craint pas de revendiquer, pour son service, la phrase de l'évan-

gile de saint Jean : « *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libre*¹. »

L'hiver 2001, le ministère américain de la Défense annonçait la création discrète, pour ne pas dire furtive, de l'Office d'influence stratégique (OSI). Placé sous le contrôle du sous-secrétaire à la Défense chargé de la politique, Douglas Feith, cet office, véritable ministère de la Désinformation, était chargé de la diffusion de fausses nouvelles destinées à influencer un ennemi terroriste, lui-même tout aussi diffus... *Stratégie de la déception* dont les médias des pays alliés des États-Unis ne seraient évidemment pas exemptés.

Très vite cependant, comme il fallait s'y attendre, le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, devait dénoncer ce projet destiné à manipuler l'opinion publique des États ennemis ou alliés. Fin février, l'affaire OSI était officiellement close.

Bel exemple d'accident de l'information, autrement dit d'*intoxication* destinée à semer le doute sur la vérité des faits, créant ainsi l'inquiétude vis-à-vis des menaces diffuses, où le trouble de la perception des événements renforce toujours l'angoisse des populations.

Attentat-suicide ou accident ? Information ou désinformation ? Désormais, nul ne le sait vraiment.

1. « La CIA au service de Hollywood », *Le Journal du Dimanche*, 16 juin 2002.

Dans cet exemple parmi de nombreux autres, le *privilege de l'accident* demeure (aussi longtemps que nécessaire) celui de l'administration de cette peur publique qui n'a rien à voir avec la peur privée des individus, puisque le but recherché est avant tout le *contrôle des émotions* à des fins psychopolitiques.

Devant cet enchaînement d'événements médiatiques, tous plus catastrophiques les uns que les autres (virus de l'anthrax, menace de bombe radiologique, etc.), il convient de s'interroger sur la dramatisation en cours, depuis le début du XXI^e siècle, à New York, à Jérusalem, à Toulouse comme à Karachi, ou ailleurs.

Premier objectif de cette dramaturgie : *ne jamais rompre la chaîne de l'émotion engendrée par les scènes catastrophiques.*

D'où ce crescendo vers la fin d'un spectacle médiatique que la tragédie grecque avait initié, en même temps que la démocratie athénienne. En effet, pour l'historien antique comme pour le philosophe moderne, *le chœur tragique, c'est la Cité elle-même*, où se joue l'avenir, entre la menace d'un seul et *la guerre de tous contre tous* ; cette STASIS dont la démocratie doit se protéger tout autant que du tyran solitaire.

Avec la mondialisation du temps réel des télécommunications, en ce début de siècle, la *scène publique* du théâtre des origines cède la place (c'est le cas de le dire) à l'*écran public* où se jouent les « actes du peuple », cette liturgie où catastrophes et cataclysmes

à répétition tiennent le rôle d'un *DEUS EX MACHINA*, ou encore de l'ORACLE annonçant les épouvantes à venir et dénonçant, ainsi, l'abomination du destin des peuples.

Avec la télévision qui permet à des centaines de millions de personnes de voir le même événement au même moment, nous vivons finalement la même performance dramaturgique qu'au théâtre hier, et dès lors, comme l'explique Arthur Miller, « il n'y a plus aucune différence entre le politique et le show business, c'est la performance qui nous persuade que le candidat est de bonne foi¹ ».

Au point que l'élu du peuple n'est plus guère qu'un AUDIMAT VIVANT ! Préserver à tout prix l'illusion, la pièce en train de se jouer sous vos yeux incrédules, voilà l'objectif – le télé-objectif – des mass media contemporains de l'ère de la *synchronisation des opinions*, et tout ce qui détruit cette « harmonie » collective doit être implacablement censuré.

Depuis le 11 septembre 2001, comme on a pu le constater, la couverture médiatique des faits de violence s'est partout développée. De la délinquance locale à l'hyperviolence globale du terrorisme, nul n'a pu échapper longtemps à cette montée aux extrê-

1. Arthur Miller, à propos de son livre *Ces comédiens qui nous gouvernent*, Éditions Saint-Simon, 2002.

mes, et l'accumulation de faits de nature différente a donné peu à peu l'impression que *toutes les protections s'étaient écroulées en même temps que le World Trade Center*¹.

Cette représentation dramatique a ainsi créé, chez les téléspectateurs, une double peur, une STÉRÉO-ANXIÉTÉ. À la crainte de l'insécurité publique s'est jointe la peur des images de l'insécurité « audiovisuelle », opérant une soudaine *mise en relief* de la terreur domestique, destinée à faire monter l'angoisse collective. « Nous vivons de l'écho des choses et, dans ce monde sens dessus dessous, c'est lui qui suscite le cri », constatait Karl Kraus².

Ce *cri muet* de la foule des absents, présents au même moment devant leurs écrans et qui contemplant, stupéfaits, le désastre, n'est pas sans conséquences – le résultat des élections du 21 avril 2002 le prouve abondamment puisque « ce n'est plus tant l'événement que l'anesthésie le rendant possible et supportable qui nous fournit des explications³ ».

La soudaine mise en relief stéréoscopique de l'événement, accident ou attentat, est donc bien la naissance d'un dernier type de tragédie, non seulement audiovisuelle, mais BINOCULAIRE et STÉRÉOPHONI-

1. « L'insécurité, programme préféré de la télé », *Libération*, 28 avril 2002.

2. Karl Kraus, *Cette Grande Époque*, Rivages, 1990.

3. *Ibid.*

QUE, où la perspective du temps réel des émotions synchronisées provoque la soumission des consciences à ce « terrorisme de l'évidence » *de visu* qui redouble encore l'autorité des médias.

ACCIDENT ou ATTENTAT ? Désormais, l'incertitude est de règle, le masque de la Méduse s'impose à tous grâce au casque de Minerve ou, plutôt, à ce visio-casque qui donne à voir sans cesse la répétition (en miroir) d'un effroi qui nous fascine totalement.

Le 6 mai 1937, en fin d'après-midi près de New York, le dirigeable *Hindenburg* s'embrasait au-dessus de Lakehurst. C'était la première grande catastrophe aéronautique du XX^e siècle et elle fera trente-quatre victimes.

Un jeune journaliste commenta l'événement en direct, à la radio. Il se nommait Orson Welles, presque comme le romancier qui, quelque trente ans plus tôt, décrivait, dans son livre *La Guerre dans les airs*, le bombardement de New York par des dirigeables allemands¹.

En trente secondes interminables, le paquebot aérien s'était enflammé comme une torche devant les caméras d'actualité et les milliers de spectateurs qui attendaient l'arrivée du zeppelin.

1. Herbert George Wells, *La Guerre dans les airs*, tr. fr. H.-D. Davray, B. Kosakiewicz, Mercure de France, 1910, Gallimard, 1984.

Accident ou sabotage ? Trois commissions d'enquête ont tenté de déterminer les causes de ce drame spectaculaire, en cette période de troubles politiques... *Très vite, le communiqué final privilégiera la thèse de l'accident*, provoquant du même coup l'abandon définitif du transport de passagers par ce type de véhicule aérien.

Là encore, sans la radiophonie et le cinéma des actualités Fox-Movietone, cet accident majeur n'aurait pas eu le retentissement mythique qu'on lui a prêté – et n'avait rien à voir, par exemple, avec les 1 500 victimes du *Titanic*, vingt-cinq ans plus tôt.

De même, sans l'association du génie d'Orson Welles et de celui de Herbert George Wells, cet événement, redoutable pour l'avenir des relations entre les États-Unis et l'Allemagne nazie, n'aurait pas trouvé sa place dans l'histoire – au moment précis où, à défaut de *La Guerre des mondes*, mise également en scène par Orson Welles, allait éclater la seconde guerre mondiale et s'embraser, pour finir, le ciel de Hiroshima et de Nagasaki.

Alors qu'on s'apprête à relancer non seulement le transport par dirigeable, mais encore à faire voler demain des avions transatlantiques de 500, voire de 1 000 places, la question se pose de savoir où est le progrès qualitatif (sinon quantitatif) de cette surenchère ?

Accident aérien ou sabotage ? La question se posera sans cesse, à moins de considérer, enfin, que le fait de

vouloir faire voler des milliers de passagers *au même instant dans un seul et même véhicule aérien* est déjà un accident, ou plus exactement un sabotage de l'intelligence prospective.

Le musée des accidents

Une société qui privilégie inconsidérément le présent, LE TEMPS RÉEL, au détriment du passé comme du futur, privilégie aussi L'ACCIDENT. Puisque, à tout instant, tout arrive et le plus souvent inopinément, une civilisation, qui met en œuvre l'immédiateté, l'ubiquité et l'instantanéité, met en scène l'accident, la catastrophe.

La confirmation de cet état de fait nous est d'ailleurs donnée par les compagnies d'assurances, en particulier par l'étude Sigma réalisée récemment pour le compte du deuxième réassureur mondial, la compagnie Swiss.Re.

Récemment rendue publique, cette étude, qui répertorie chaque année, depuis vingt ans, les catastrophes *techniques* (explosion, incendie, terrorisme, etc.) et les catastrophes *naturelles* (inondation, séisme, tempête...), ne prend en compte que l'ensemble des sinistres dépassant 35 millions de dollars.

« Pour la première fois, constatent les analystes

helvétiques, depuis les années 1990, époque où les dommages dus aux catastrophes naturelles étaient prédominants par rapport aux dommages techniques, *la tendance s'est inversée, avec des dommages techniques à 70 %¹. »*

Preuve, s'il en était besoin, que, loin de favoriser la quiétude, nos sociétés industrialisées ont essentiellement développé, au cours du XX^e siècle, l'inquiétude et le risque majeur, et ceci, sans parler de la récente prolifération des armes de destruction massive. D'où l'urgente nécessité de renverser cette tendance qui consiste à *nous exposer aux accidents les plus catastrophiques*, issus du génie technoscientifique, pour inaugurer la démarche inverse qui consisterait à EXPOSER L'ACCIDENT, comme l'énigme majeure du progrès moderne.

Alors même que certaines entreprises automobiles réalisent annuellement *plus de 400 crashes tests* pour tenter d'améliorer la sécurité de leurs véhicules, les chaînes de télévision ne cessant de nous infliger les chiffres des victimes de la route (sans parler de la répétition des tragédies qui endeuillent l'actualité), il serait temps qu'à côté des approches *écologiques* concernant les diverses pollutions biosphériques, surgissent, enfin, les prémisses d'une approche *eschatologique* du progrès technique, de cette FINITUDE sans laquelle la fameuse MONDIALISA-

1. *Le Monde*, 24 février 2001.

TION risque d'être elle-même une catastrophe GRANDEUR NATURE.

Catastrophe à la fois naturelle et artificielle, catastrophe *générale* et non plus *spécifique* à telle ou telle technologie, ou à telle ou telle région du monde, qui dépasserait de loin les sinistres actuellement couverts par les compagnie d'assurances et dont le drame à long terme de Tchernobyl demeure le signe patent.

Afin d'éviter d'habiter demain les dimensions planétaires d'un ACCIDENT INTÉGRAL, susceptible d'intégrer par réactions en chaîne une multitude d'incidents et de sinistres, il faudrait, dès maintenant, bâtir, habiter et penser le laboratoire du cataclysme, *le musée de l'accident du progrès technique*, pour éviter que ne surgisse demain, après l'accident des *substances* – révélé par Aristote –, l'accident des *connaissances*, la catastrophe philosophique majeure dont le génie génétique après l'atomique est désormais porteur.

Qu'on le veuille ou non, la mondialisation est aujourd'hui la marque fatale d'une finitude. Paraphrasant Paul Valéry, on pourrait affirmer sans crainte que « le temps du monde fini commence » et qu'il est urgent de constater que le savoir marque la finitude de l'homme, tout comme l'écologie de son environnement géophysique.

En fait, au moment même où certains demandent, par lettre ouverte au président de la République fran-

çaise, la création d'un « musée du XX^e siècle » à Paris¹, il convient, semble-t-il, de s'interroger non seulement sur l'enchaînement historique des événements de ce siècle fatal, mais encore sur la nature fondamentalement catastrophique de ces derniers.

En effet, si « le temps est l'accident des accidents² », les musées de l'histoire anticipent déjà celui de cet *accident intégral* dont le XX^e siècle a été le précurseur, sous prétexte de révolution scientifique ou, encore, de libération idéologique.

Toute muséologie exigeant une muséographie, la question de la présentation des *dégâts du progrès* reste entière et s'impose à nous comme un élément primordial du projet.

Ici, force est de constater que, loin des livres d'histoire ou des chroniques de la presse, la radio puis le cinéma d'actualité et surtout la télévision ont préfiguré le laboratoire historique en question.

En effet, puisque *le cinéma c'est du temps qui s'expose* au fil des séquences, avec la télévision, c'est bien le rythme de son ubiquité « transfrontalière » qui bouleverse l'histoire en train de se faire sous nos yeux.

Ainsi, l'histoire générale a-t-elle subi un nouveau type d'accident, l'accident de sa perception *de visu* – une perception « cinématique » et bientôt « numé-

1. *Le Nouvel Observateur*, chronique de Jacques Julliard, 30 janvier 2002.

2. Aristote, *Physique*, IV, Flammarion, 2000.

rique » qui modifie son sens, sa rythmique coutumière, celle des éphémérides ou des calendriers, autrement dit celle du *temps long* au profit du temps *ultracourt* de cette instantanéité télévisuelle qui révolutionne notre vision du monde.

« Avec la vitesse, l'homme a inventé de nouveaux types d'accidents... Le destin de l'automobiliste est devenu un pur hasard », écrivait, dans les années 1930, Gaston Rageot¹.

Que dire, aujourd'hui, de *l'accident majeur de la vitesse audiovisuelle* et donc du destin de la foule innombrable des téléspectateurs ? Sinon qu'avec elle, c'est l'histoire qui devient « accidentelle » par le brusque télescopage des faits, l'emboutissage d'événements autrefois successifs et devenus soudain simultanés, malgré les distances, les intervalles de temps, jadis nécessaires à leur interprétation.

Imaginons, par exemple, les dégâts probables de la pratique du MORPHING numérique en direct sur l'authenticité du témoignage des acteurs de l'histoire...

« Longtemps le cinéma a surgi des autres arts, désormais ce sont les arts plastiques qui surgissent de lui », déclarait récemment Dominique Païni à propos de l'influence prépondérante des films sur la conception de l'art contemporain.

1. Gaston Rageot, *L'Homme standard*, Plon, 1928 ; ouvrage contemporain de *L'Homme pressé* de Paul Morand, Gallimard, 1941.

Mais, en fait, *c'est l'histoire tout entière qui surgit de l'accélération filmique*, de ce mouvement cinématique et télévisuel ! D'où ces ravages de la circulation des images, ce constant télescopage, ce crash des scènes dramatiques de la vie quotidienne au journal de 20 heures. Si la presse écrite s'est depuis toujours intéressée aux trains qui déraillent plus qu'à ceux qui arrivent à l'heure, c'est avec l'audiovisuel que nous avons pu assister, médusés, à la SUREXPOSITION DES ACCIDENTS, des catastrophes en tout genre, sans parler des guerres.

Avec l'image de la télévision, nous avons assisté (en direct), depuis la fin du siècle dernier, à une constante surenchère en matière de diffusion de l'effroi, et surtout depuis l'essor du *LIVE COVERAGE*, à la transmission instantanée des cataclysmes et des attentats qui ont largement anticipé les films catastrophe.

Bien plus encore, après la standardisation de l'opinion, depuis le XIX^e siècle, c'est à la soudaine *synchronisation* des émotions que nous assistons.

La course à l'audience des chaînes de télévision a fait de l'accident catastrophique un scoop, pour ne pas dire un fantastique spectacle unanimement recherché.

Lorsque Guy Debord parlait de « société du spectacle », il omettait de dire que cette scénarisation de la vie s'organise sur la sexualité et la violence ; une

sexualité que la décennie 1960 prétendait libérer, alors qu'il s'agissait surtout d'abolir une à une des inhibitions sociétales, considérées par les situationnistes comme autant d'insupportables carcans.

Ainsi que l'exprimait fort bien à l'époque l'un des responsables du Festival du film fantastique d'Avoriaz : « *Finalement, la mort aura remplacé le sexe et le serial killer, le latin lover !* »

« Musée des horreurs » ou « tunnel de la mort », la télévision s'est donc progressivement transformée en une sorte d'*autel des sacrifices humains*. Usant et abusant de la scène terroriste et des massacres à répétition, la télé joue désormais sur la répulsion plus que sur la séduction. Depuis la mort soi-disant en direct d'une petite Colombienne s'enlisant dans la boue, il y a vingt ans, jusqu'à l'exécution, en septembre 2000, du petit Mohamed Al-Dura frappé dans les bras de son père, tous les prétextes sont bons pour faire de l'effroi une habitude...

Inversement, on s'en souvient, en Union soviétique naguère, les mass media n'informaient jamais sur les accidents, les attentats. À l'exception de catastrophes naturelles difficilement escamotables, les organes d'information censuraient systématiquement la *rupture des normes* pour ne laisser filtrer que l'horizon d'un avenir radieux... Ceci, jusqu'à Tchernobyl.

Mais, en fait de censure, le libéralisme et le totalitarisme avaient chacun leur méthode particulière pour asphyxier la vérité des faits. Pour le premier, il

s'agissait déjà de SUR-EXPOSER le téléspectateur à l'incessante répétition des drames ; quant au second, il optait pour la SOUS-EXPOSITION et l'occultation radicale de toute singularité. Deux mouvements paniques, mais un résultat identique : la *censure par illumination*, éblouissement fatal pour l'Occident démocratique ; la *censure par l'interdit de toute représentation divergente*, la nuit et le brouillard de l'aveuglement volontaire pour l'Orient dogmatique.

De même qu'il existe une échelle de Richter des catastrophes telluriques, il existe, de manière sournoise, une échelle des catastrophes médiatiques dont l'effet le plus clair est de provoquer, d'une part, le ressentiment contre les responsables et, d'autre part, un effet d'exemplarité qui aboutit, lorsqu'il s'agit du terrorisme, à la reproduction du sinistre, grâce à sa dramaturgique amplification, au point qu'à *la naissance de la tragédie* jadis étudiée par Nietzsche, il conviendrait d'ajouter, maintenant, l'analyse de cette MÉDIA-TRAGÉDIE où la synchronisation parfaite de l'émotion collective des téléspectateurs jouerait le rôle du chœur antique, non plus à l'échelle du théâtre d'Épidaure, mais à celle, grandeur nature, de continents entiers.

C'est évidemment ici que trouve place le MUSÉUM DE L'ACCIDENT... En effet, l'échelle *médiatique* des catastrophes et des cataclysmes qui endeuillent le

monde est si vaste désormais, qu'elle doit nécessairement faire de l'amplitude du champ de perception le premier degré d'une intelligence nouvelle, non plus uniquement celle de *l'écologie des risques* devant la pollution de l'environnement, mais encore celle d'une *éthologie des menaces* en matière d'intoxication de l'opinion, de pollution de l'émotion publique.

Une pollution qui fait toujours le lit de l'intolérance puis de la vengeance, autrement dit d'une barbarie, d'un chaos qui submergent bientôt les sociétés humaines, comme l'ont récemment démontré les massacres et les génocides, ces fruits de la propagande funeste des « médias de la haine ».

Après l'attente de *l'accident intégral*, nous assistons à la naissance au forceps d'un « catastrophisme » qui n'a rien à voir (c'est vraiment le cas de le dire) avec celui de l'obscurantisme « millénariste » de jadis, mais qui, cependant, nécessite tout autant de précautions, de cet « esprit de finesse » pascalien dont manquent cruellement les organes de l'information de masse !

En effet, puisqu'une catastrophe peut en cacher une autre, *si l'accident majeur est bien la conséquence de la vitesse d'accélération des phénomènes* engendrés par le progrès, il n'est que temps, en ce début du XXI^e siècle, d'analyser avec sagesse CE QUI ARRIVE, ce qui surgit inopinément devant nos yeux, d'où la nécessité impérieuse, désormais, d'EXPOSER L'ACCIDENT.

Pour conclure ce propos, un tout dernier exemple : depuis quelques années seulement, des astronomes

recensent et surveillent les astéroïdes et les météorites qui se dirigent vers la Terre.

Baptisés GÉO-CROISEURS, ces bolides, de quelques dizaines de mètres de diamètre, représentent évidemment une menace de collision avec notre planète.

Dernier impact, celui survenu en 1908 en Sibérie, au-dessus de la Toungouska, et dont l'explosion, survenue à 8 000 mètres d'altitude, a ravagé près de 2 000 kilomètres carrés.

Pour tenter d'éviter le renouvellement d'une telle catastrophe cosmique, surtout au-dessus des zones habitées, un groupe de travail s'est formé. Grâce au soutien de l'Union astronomique internationale, cette équipe a pu inventer une échelle de risques dénommée ÉCHELLE DE TURIN, ville où cette procédure fut adoptée en 1999. Graduée de zéro à dix, cette échelle cataclysmique prend en considération la masse, la vitesse et la trajectoire supposée de l'objet céleste concerné.

Cinq zones sont dès lors répertoriées par les scientifiques : la *zone blanche* où il n'y aurait aucune chance (*sic*) d'atteindre la Terre ; la *zone verte* où il y aurait une infime probabilité de contact ; la *zone jaune* où il existe déjà une probabilité d'impact ; la *zone orange* où cette probabilité est importante et, enfin, la *zone rouge* où la catastrophe est certaine¹.

1. Pierre Barthélémy, « Les astéroïdes constituent le principal risque naturel pour la Terre », *Le Monde*, 28 juin 2002.

Illustration nullement alarmiste de faits cosmiques dont la surface de l'astre des nuits porte la trace, sans parler du *Meteor Crater* d'Arizona dont le diamètre de plus d'un kilomètre est souvent visité par les touristes américains, cette toute première tentative d'EXPOSER L'ACCIDENT À VENIR démontre l'urgence d'inaugurer au XXI^e siècle, après les fameux « cabinets de curiosité » de la Renaissance¹, le MUSÉUM DE L'ACCIDENT DE L'AVENIR.

1. Patrick Mauriès, *Cabinets de curiosité*, Gallimard, 2002.

L'avenir de l'accident

Le monde de l'avenir sera une lutte de plus en plus serrée contre les limites de notre intelligence.

NORBERT WIENER.

Pas d'acquis sans perte. Si inventer la SUBSTANCE, c'est indirectement inventer l'ACCIDENT, plus l'invention est puissante, performante, et plus l'accident est dramatique.

Vient alors le jour néfaste où le Progrès des connaissances devient insupportable, non seulement par ses pollutions, mais par ses performances, la puissance même de sa négativité.

C'est ce que nous a confirmé, tout au long du XX^e siècle, la course aux armements, nucléaire puis thermonucléaire, finalement inutilisables et condamnant les protagonistes à la dissuasion, une DISSUASION TOUS AZIMUTS.

En effet, la puissance même de l'armement atomique signale aussi l'ultime limite de cette puissance soudain devenue impuissance... Ici, l'accident, c'est l'inutilité panique de ce type d'armement.

Plutôt que de combattre réellement, les états-majors s'engagent alors dans l'imaginaire d'un « jeu de guerre » à somme nulle, où la virtualité est seulement la marque de l'inconséquence politique des nations, puisque les conséquences n'ont plus vraiment d'importance – à la fois trop énormes pour être appréhendées sérieusement, et trop redoutables pour être valablement testées... sauf par un insensé, adepte de l'*attentat suicide contre l'humanité*.

À ce propos, écoutons Friedrich Nietzsche, dans son essai *Naissance de la tragédie*, écrit au lendemain de la guerre franco-allemande de 1870 : « Une culture édiflée sur la science doit nécessairement périr lorsqu'elle commence à devenir illogique, c'est-à-dire à reculer devant ses conséquences. Notre Art reflète cette crise générale¹. »

En effet, si « dans la tragédie l'état de civilisation est suspendu² », c'est avec lui l'ensemble des savoirs bénéfiques qui se trouve aboli. Dans la *guerre totale*, la soudaine *militarisation de la science*, nécessaire à la victoire présumée des adversaires, inverse toute logique

1. Friedrich Nietzsche, *Naissance de la tragédie*, Denoël-Gonthier, 1964.

2. *Ibid.*

et toute sagesse politique, au point qu'à l'antique PHILO-SOPHIE succède l'absurdité d'une PHILO-FOLIE susceptible de ruiner les connaissances accumulées au cours des siècles. « Démentiellement accrue, la puissance humaine se transforme alors en cause de ruine¹ », basculant l'ensemble de la culture des nations dans le néant des causes perdues, irrémédiablement perdues, en cas de défaite comme en cas de victoire, puisqu'on ne saurait DÉSINVENTER un savoir terroriste et sacrilège de l'intelligence scientifique.

Ainsi, de même qu'il y a des intempéries de la NATURE, il existe également des intempéries de la CULTURE et il faudrait une véritable « météorologie » de l'invention pour tenter d'éviter *les tempêtes de l'artifice du Progrès des connaissances*, ce génie qui génère la montée aux extrêmes de la puissance de nos instruments et de nos SUBSTANCES et, conjointement, des ACCIDENTS industriels ou postindustriels ; on pense, en premier lieu, à la génétique et à l'informatique, après les dégâts du progrès atomique, dont Tchernobyl, après Hiroshima, nous a révélé l'atroce vérité.

« C'est prodigieux ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout », déclarait, au XIX^e siècle, Mme Swetchine². Cet aphorisme résume parfaitement le paradoxe

1. Henri Atlan, *La Science est-elle inhumaine ?*, Bayard, 2002.

2. Victor Hugo, *Choses vues*, Gallimard, 2002. Mme Swetchine était une démocrate-chrétienne, amie du frère Henri Lacordaire.

du XX^e siècle et de ses *révolutions à répétition*, comme autant d'armes contre l'intelligibilité du monde.

Aujourd'hui, en ce tout début du XXI^e siècle, où la mondialisation tant vantée est surtout le fruit défendu de l'arbre des connaissances – autrement dit de la soi-disant « révolution de l'information » –, l'exterminateur succède au prédateur, comme le terrorisme au capitalisme des origines.

En effet, puisque l'extermination est la conclusion illogique de l'accumulation, l'*État suicidaire* n'est plus uniquement *psychologique*, lié à la mentalité de quelques individus perturbés, mais *sociologique* et politique, au point que l'ACCIDENT GÉNÉRAL, annoncé par Nietzsche, intègre désormais cette dimension panique, où la *philosophie des Lumières* cède la place à la *philosophie des Grandeurs*. C'est cela même, cet ACCIDENT DES CONNAISSANCES qui vient compléter l'ACCIDENT DES SUBSTANCES, issu des recherches technoscientifiques.

De fait, si la matière possède trois dimensions : la MASSE, l'ÉNERGIE et l'INFORMATION, après la longue série des accidents matériels et énergétiques du siècle dernier, vient maintenant le temps de l'*accident logique* – et même, biologique – avec les *recherches tératologiques* de l'ingénierie génétique.

« La machine a déclaré la guerre à Dieu¹ », écrivait, on s'en souvient, Karl Kraus, au début de la

1. K. Kraus, *Cette Grande Époque*, op. cit.

boucherie de la première guerre mondiale... Mais qu'en est-il, aujourd'hui, avec cette mondialisation vantée par les promoteurs du Progrès ?

Fruit de la révolution des télécommunications, la globalisation des connaissances a non seulement réduit à rien le champ de l'activité humaine grâce à la synchronisation de l'interactivité, mais elle provoque une mutation historique de la notion même d'ACCIDENT.

À l'accident *local*, et précisément situé ici ou là, s'est brusquement substituée la possibilité d'un accident *global* qui concernerait non seulement les « substances » – la substance du monde à l'âge du temps réel des échanges – mais aussi la connaissance que nous avons de la réalité, cette vision du monde qui fondait, autrefois, nos savoirs.

Ainsi, après l'accident de la substance, nous inaugurons avec le siècle qui vient un accident sans pareil, ACCIDENT DU RÉEL, de l'espace, du temps comme de la matière substantielle dont les cyniques n'avaient aucune idée, mais que les physiciens de la relativité ont introduit peu à peu, au cours de la guerre totale.

« *Le temps n'est qu'une illusion* », déclarait Albert Einstein, au cours de cette période qui séparait la première grande guerre de la seconde. Accident de la connaissance historique, autrement dit de la perception des choses, véritable DÉRÉALISATION – fruit d'une réalité désormais en fuite accélérée, à l'exemple des galaxies dans l'expansion de l'Univers – dont Werner Heisenberg présentait déjà les ravages,

lorsqu'il écrivait, il y a cinquante ans : « Personne ne sait ce qui sera réel pour les hommes, à l'issue des guerres qui commencent maintenant¹. »

Finalement, après l'implosion de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest, la mondialisation est surtout une sorte de *voyage au centre de la Terre* dans l'obscurité des ténèbres d'une compression temporelle qui clôt définitivement l'habitat de l'espèce humaine, ce que certains utopistes dénommaient déjà le *sixième continent*, alors qu'il s'agit uniquement de l'HYPER-CENTRE de notre environnement.

À la fois origine et fin d'un monde désormais FORCLOS, où chacun ne cesse d'être attiré par cette *région centrale*, sans étendue et sans délais, qui n'est que l'aboutissement, le TERMINAL de cette *accélération de la réalité* qui écrase, les uns contre les autres, nos cinq continents, nos sept mers, mais surtout les nations et les peuples du monde entier.

Compression tellurique de l'histoire de l'humanité dont nul sismographe, malgré les écologistes, n'appréhende l'amplitude, celle de ce cataclysme où tout se télescope, s'emboutit à tout instant, où toutes les distances sont réduites à néant, brisées par l'accident du temps réel de l'INTER-ACTIVITÉ ; tremblement de

1. Werner Heisenberg, *Physique et philosophie*, tr. fr. J. Hadamard, Albin Michel, 1961.

la Terre entière où les événements ne sont plus que des *accidents intempestifs et simultanés*, à la surface d'un objet céleste comprimé à l'excès et où la gravité et la pression atmosphérique sont encore renforcées par la synchronisation instantanée des échanges.

À ce niveau d'inquiétude, l'ÉCOLOGIE est moins celle de la nature que celle de la culture et de ses catastrophes ÉTHOLOGIQUES en gestation. En effet, avec la mise en abyme des proportions, des délais et des échelles de temps, l'abolition instantanée de tout intervalle au profit de l'immédiateté, la *pollution des distances* de la grandeur nature du globe nous en apprend infiniment plus que la *pollution des substances* de la nature sur le drame, la tragédie des connaissances futures. Dans l'effroyable compression des extrémités d'un monde autrefois gigantesque, vers le Centre, *l'hypercentre de l'unique planète habitable du système solaire*, « la Nature peut faire confiance au Progrès, il saura la venger des affronts qu'il lui a fait subir ¹ ».

En guise de conclusion, posons-nous trois questions : *la science doit-elle rassurer ? la science doit-elle a contrario effrayer ?* et, enfin, *la science est-elle inhumaine* ² ?

1. K. Kraus, *Cette Grande Époque*, op. cit.

2. H. Atlan, *La Science est-elle inhumaine ?*, op. cit.

Autant d'interrogations qui éclairent grandement la fameuse « crise du Progrès », tout autant d'ailleurs que celle, nullement subsidiaire, de la récente médiatisation des découvertes, cet « expressionnisme scientifique » dont certains savants fous se réclament, tels le gynécologue Severino Antinori, ce « docteur Folamour » de la procréation assistée, ou, encore, cet universitaire, spécialiste du cancer, Friedhelm Hermann, accusé, à l'automne 1999, par une commission allemande chargée de traquer la fraude dans les laboratoires, d'avoir trafiqué les résultats de son équipe, occasionnant, selon la presse spécialisée, un véritable « Tchernobyl de la science ¹ » !

Rappelons, ici, que la liberté d'expression de la presse à sensation ne saurait être celle de la recherche scientifique, sans aboutir, tôt ou tard, à la PHILOFOLIE d'une science non seulement privée de conscience, mais bien *privée de sens* !

Bombe atomique hier, bombe informatique aujourd'hui et, demain, bombe génétique ?

Lorsque le professeur Antinori présentait en août 2001, devant l'Académie des sciences américaine, son projet de faire naître par clonage reproductif quelque deux cents bébés, promettant aux « parents » des *enfants parfaits*, quitte à éliminer les *imparfaits*, de quoi s'agit-il sinon d'un délire démiurgique ? Preuve, s'il en était besoin, qu'en matière

1. « Hermann docteur ès fraude », *Libération*, 26 octobre 1999.

scientifique, comme ailleurs, *le pire est parfois sûr*¹.

Retombées radioactives de Tchernobyl, organismes génétiquement modifiés, clonage reproductif de l'homme après l'animal, etc., les experts scientifiques se trouvent désormais placés au cœur des controverses qui agitent le début du troisième millénaire. D'où la création récente d'*agences spécialisées dans la gestion des risques*, afin de tenter de prévoir l'improbable, l'impensable, en matière de connaissances scientifiques et techniques, puisque, depuis plusieurs décennies déjà, nous sommes affrontés *sans défense* à des risques majeurs qui affectent les équilibres biologiques et sociaux de l'humanité².

Sous cet aspect particulier de l'« accident des connaissances », ce n'est plus tant le nombre des victimes qui s'impose que la nature même du danger encouru.

À l'inverse des accidents de la circulation routière, ferroviaire ou aérienne, le risque n'est plus quantifiable et statistiquement *prévisible* : il est devenu inqualifiable et foncièrement *imprévisible*, au point d'entraîner l'émergence d'un risque sans pareil, dont la dimension n'est plus seulement ÉCOLOGIQUE, liée aux conditions du milieu de l'habitat

1. « Le savant fou », *La Croix*, 8 août 2002.

2. Fabienne Goux-Baudiment, Édith Heurgon, Josée Landrieu (dir.), *Expertises, débat public*, L'Aube, 2001.

humain, mais ESCHATOLOGIQUE puisqu'il atteint le pouvoir d'anticipation de l'esprit, la rationalité elle-même¹.

Ruine de l'âme, écrivait Rabelais à propos d'une science sans conscience... Autre manière d'aborder, aujourd'hui, les problèmes de la fin de vie à l'époque où se pose la question de l'EUTHANASIE de l'humanité, conséquence fatale d'un *crépuscule des lieux* dont nul ne s'inquiète.

1. Après la stratégie atomique dite du « FAIBLE AU FORT » qui justifiait, avec la force de frappe française, l'élargissement du concept de dissuasion entre les États, a lieu, en 1990, le lancement de la stratégie du « FAIBLE AU FOU », pour faire face aux problèmes de la prolifération nucléaire. Cf. Ben Cramer, *Le Nucléaire dans tous ses États*, Alias etc., 2002.

L'horizon d'attente

La création poétique, c'est la création de l'attente.

PAUL VALÉRY.

Le sentiment d'insécurité, qui est apparu depuis une dizaine d'années dans la Cité, n'est pas seulement lié aux actes dits d'« incivilité » qui frappent les citadins. Il est, semble-t-il, le symptôme d'un nouvel *horizon d'attente*, le troisième du genre après la « révolution » et la « guerre », la Grande Guerre ; je veux parler de l'attente de l'*accident intégral*, ce grand accident non seulement ÉCOLOGIQUE, présent depuis une trentaine d'années dans les mentalités, mais encore, et surtout, ESCHATOLOGIQUE – celui d'un monde désormais forclos, dans ce que l'on nomme la « globalisation », cette mondialisation à la fois espérée et redoutée dont on ne cesse plus de débattre aujourd'hui, comme si l'*horizon anthropologique* des

idées et des idéaux semblait tout à coup bouché, à la fois par la FORCLUSION d'un enfermement géographique et par la soudaineté du temps mondial de l'interactivité des échanges.

En effet, il existe maintenant une immense attente, et les films d'horreur ne sont pas uniquement les produits formatés du cinéma hollywoodien et de la volonté d'effrayer systématiquement les spectateurs, comme si l'Enfer était au cœur du monde ; non, il s'agit là de l'émergence récente du *sentiment de la fin d'un monde* – une fin nullement apocalyptique ou millénariste, synonyme d'une fin de l'Histoire mais, plus simplement, d'une *fin de la géographie*, comme si la trop fameuse société de consommation avait finalement consommé l'espace-temps planétaire, dûment relayée en cela par la récente société de communication.

Alors même que les sociétés anciennes étaient presque toutes AGORAPHOBQUES, refermées sur elles-mêmes dans leurs *villes closes*, leurs enceintes démesurées, les sociétés postmodernes semblent soudain CLAUSTROPHOBQUES, comme si la *ville ouverte* de notre époque aboutissait, pour finir, à l'exclusion...

« *L'achèvement est une limite* », énonçait Aristote dans son second axiome... Le monde forclos de la globalisation économique et politique est effectivement l'ultime limite de la géopolitique des nations, et le sentiment d'insécurité panique des populations, de même que les gigantesques mouvements migratoires du prochain repeuplement des continents en sont la

preuve. Avertissement sans frais, mais dont devraient tenir compte nos démocraties, avant que de futurs tyrans l'utilisent à leur profit.

Ainsi, à côté de la pollution des SUBSTANCES (de l'air, de l'eau, de la faune comme de la flore), émerge, en ce tout début du XXI^e siècle, la soudaine pollution des DISTANCES et des intervalles qui constitue l'épaisseur même de notre réalité quotidienne ; de cet *espace réel* de nos activités que l'interactivité du *temps réel* des échanges instantanés vient abolir.

« Écologie grise » d'une pollution de la GRANDEUR NATURE qui parachève l'« écologie verte » de la pollution de la NATURE par nos produits chimiques ou autres.

Ici, on pourrait évoquer la naissance de deux courants de pensée nullement antagonistes, mais complémentaires : les SUBSTANTIALISTES (ou, si l'on préfère, les matérialistes) et les ACCIDENTALISTES (si l'on veut, les spiritualistes).

En effet, comment ne pas deviner que l'apparition du *premier mouvement politique de l'Accident général*, c'est bien celui que l'on dénomme couramment « les Verts » ? Mouvement certes plus attaché à la pollution des substances de la matière qu'à celle des distances de Temps qui réduit à rien, ou presque, l'étendue et la durée de notre habitat ; cet environnement humain qui possède pourtant, outre sa matière, des dimensions, des proportions géophysiques indépassables...

Proportions tout aussi vitales que l'eau ou que l'air qu'on respire pour ceux qui redoutent déjà que le *Grand Renfermement* du XVII^e siècle (à l'origine de la Révolution des lumières, selon Michel Foucault) ne se reproduise – mais, cette fois, non plus à l'échelle carcérale des asiles ou des prisons de l'Ancien Régime, *mais bien à celle du monde entier.*

D'où cette urgente nécessité d'un deuxième mouvement politique de l'Accident intégral qui serait complémentaire du premier – parti ESCHATOLOGIQUE celui-là, parallèle du parti ÉCOLOGIQUE, aujourd'hui officiellement reconnu.

Comme les *graves* et les *aigus* en stéréophonie, ce double mouvement ÉCOPOLITIQUE viendrait créer un effet de champ, un relief désormais indispensable à la droite comme à la gauche de nos assemblées démocratiques, puisque, chacun le devine, cette représentation politique classique ne saurait persister durablement, en l'absence d'une définition réellement *géopolitique* de l'écologie, autrement dit en tenant compte non seulement du fameux « principe de responsabilité » des élus, mais encore du « principe de précaution » et de vigilance des responsables scientifiques et autres.

En ce sens, la crise ou plutôt l'accident de la « démocratie représentative » n'a rien de passager, puisque le *citoyen-téléspectateur* ne peut être gouverné comme un auditeur libre ou un lecteur du XIX^e siècle, sa vision du monde étant littéralement tout autre ; ce

que viennent de comprendre certains écologistes, tels les *Grünen* en Allemagne, qui s'attachent désormais à mieux interpréter la notion même de *mondialisation*, non seulement économique, mais écologique ¹.

« Le monde civilisé doit prendre au sérieux la menace croissante de la Terreur à échelle catastrophique », déclarait George W. Bush, le 15 mars 2002... Au sérieux, certes, mais nullement au tragique, sinon ce serait verser dans le *nihilisme* et passer sans transition de l'euphorie de la société de consommation à la neurasthénie d'une société de la déréliction qu'appréhendait Karl Kraus, lorsqu'il écrivait en 1914 : « Noyé dans la neurasthénie de la haine, tout est vérité². »

Comment ne pas se rendre compte à quel point, aujourd'hui, le jeu politique est dédramatisé, avili par cette « idée neuve » d'un soi-disant *bonheur* véhiculé par l'ombre portée de la Révolution des lumières, mais aussi par celle de la Terreur ? Comment ne pas deviner notre impuissance à assumer les risques majeurs, les grandes ruptures qui s'annoncent et devant lesquelles notre culture hédoniste est fondamentalement désarmée ?

1. « Programme sans couleur pour les Verts », *Libération*, 8 mai 2002.

2. K. Kraus, *Cette Grande Époque*, op. cit.

L'écologie géopolitique, ce serait aussi cela : *faire face à l'imprévisible*, à cette Méduse d'un progrès technique qui extermine littéralement le monde entier.

Certains responsables estiment déjà que les grandes révisions déchirantes de l'« économie géopolitique » sont impossibles sans une épouvantable crise mondiale qui, effrayant chacun, contraindrait les nations, les peuples, à une soudaine prise de conscience globale... C'est oublier un peu vite, semble-t-il, que *la Peur est mauvaise conseillère* – toutes les dictatures l'ont prouvé, et ceci, depuis l'Antiquité.

Chacun le sait d'expérience depuis le siècle dernier, les dictatures ne sont pas des « accidents naturels », elles se créent à l'aide de nombreuses complicités inavouées, en particulier avec celle de l'émotion collective. Qui ne se souvient de la crainte massive pour l'*espace vital* engendrée par l'idéologie naturaliste du mouvement nazi ?

Observons maintenant un événement mineur mais particulièrement révélateur de l'inquiétude ambiante : depuis peu s'est créée en France une UNION NATIONALE DES VICTIMES DE CATASTROPHES, qui regroupe jusqu'à soixante associations d'aide aux victimes d'accidents, depuis les inondations d'Abbeville jusqu'à l'explosion de Toulouse, en passant par ceux de la circulation routière.

Désormais, cette UNION NATIONALE se pose en interlocutrice unique face aux pouvoirs publics. Préfiguration d'un futur *parti eschatologique*, cette union

des associations laisse entrevoir l'émergence possible, non seulement d'une coordination des « syndicats de victimes », mais surtout celle d'un parti des « accidentés de la vie » qui remplacerait le parti, en voie d'extinction, des *exploités* ; ces travailleurs dont le socialisme représentait, naguère, l'*exigence de justice*.

Mais, ici, l'idéologie rampante est moins celle d'un légitime devoir de protection des populations que celle d'un « principe de précaution » poussé jusqu'à l'absurdité du mythe de l'*assurance tous risques*¹.

« L'idée de protection hante et remplit la vie », prétendait l'un des grands exterminateurs du XX^e siècle. Mais ce constat paradoxal d'Adolf Hitler nous contraint à revenir à l'origine des différents « horizons d'attente » qui ont précédé celui du *Grand Accident* dont l'écologie est aujourd'hui un symptôme.

En fait, depuis les XVIII^e et XIX^e siècles, trois types d'attente se succèdent et s'imbriquent, sans que quiconque semble s'offusquer de la constante *montée aux extrêmes* qu'ils représentent.

Au XVIII^e siècle, c'est d'abord la révolution ou, plus exactement, les révolutions, américaine et française, qui vont entraîner la succession de bouleversements politiques que l'on sait, jusqu'à l'implosion de l'Union

1. Cf. *supra*, p. 37, n. 1.

soviétique à la fin du XX^e siècle, sans oublier la révolution nihiliste du nazisme.

Soutenues par le progrès technoscientifique, ces révolutions *politiques* ont entraîné la multitude des révolutions *énergétiques* et *industrielles*, celles des transports ou des télécommunications qu'il serait vain d'énumérer ici.

Comme l'expliquait d'ailleurs, en connaisseur, Lénine : « La révolution, c'est le communisme plus l'électrification. »

Parallèlement à ce tout premier « horizon d'attente », le XIX^e siècle devait contribuer à générer le second, celui de la guerre, la *Grande Guerre*, dont le premier conflit mondial de 1914, après l'épopée napoléonienne, allait signaler l'absurdité géopolitique, en attendant l'autre conflit, la seconde guerre mondiale, *Guerre Totale* où l'on allait s'attaquer à la fois à l'espèce humaine en tant que telle, à Auschwitz, et à son milieu de vie, à Hiroshima... sans parler de la quarantaine d'années de l'*équilibre de la terreur* entre l'Est et l'Ouest, troisième guerre mondiale non déclarée sous prétexte de « dissuasion nucléaire », entre les deux blocs antagonistes, mais dont la *militarisation de la science* et la course aux armements de destruction massive allaient bientôt révéler l'atrocité.

Inutile de préciser l'étroite corrélation entre ces horizons d'attente – la « guerre » et la « révolution » se renforçant mutuellement, au nom d'un Progrès

technique et politique incontesté, à l'exception de quelques penseurs hérétiques...

À ce sujet, écoutons l'un deux. « Au XIX^e siècle, la notion de RÉVOLUTION-RÉBELLION a cessé rapidement de représenter l'idée de réforme violente – à cause d'un mauvais état des choses – pour devenir l'expression d'un renversement de ce qui existe en tant que tel, *quel qu'il soit*. Le passé devenant l'ennemi, le changement en soi devenant ce qui importe¹ », écrivait Paul Valéry dans les années 1930, avant de compléter ce constat d'évidence : « Nous sommes le plus routinier des peuples, Français qui avons fait une routine de la révolution elle-même². »

Ce qui est probablement l'une des causes méconnues de la défaite française de 1940, alors même que la *guerre d'extermination* avait, depuis longtemps déjà, supplanté la *Révolution des lumières* par la *nuît et le brouillard* des totalitarismes.

Pourtant, au cours de cette période fatale pour l'humanité, quelques femmes entrevoyaient la vérité des faits plus lucidement que bien des hommes d'État. Après Simone Weil ou Hannah Arendt, écoutons Brigitte Friang nous parler de l'entre-deux-guerres :

« Toute mon enfance, j'ai entendu parler de la guerre [...]. Films, Verdun, "vision d'histoire" dont les coups de canon hantèrent mes cauchemars de

1. P. Valéry, *Cahiers (1894-1914)*, vol. II, *op. cit.*

2. *Ibid.*

toute petite fille. Henri de Bournazel et le commandant Raynal m'étaient aussi familiers que Bibi Fricotin ou Zig et Puce ! Ce genre de commerce intime est rarement sans conséquence. *La guerre, la guerre ! c'était le mot clé, le mot définitif, le leitmotiv. Elle était si immanquable qu'elle ne manqua pas*¹. »

Point final croit-on, mais non, encore un mot, un mot d'esprit de Pierre Mendès France, en 1968 : « *Nous sommes en 1788, mais sans la révolution pour l'année prochaine.* » Et en effet, ce fut le cas, les événements de ce printemps demeurèrent des « événements », une sorte de Commune littéraire, et rien de plus... Le concept de « révolution » avait épuisé sa fécondité idéologique et ne demeurait plus alors qu'une sourde inquiétude, l'*attente d'une catastrophe sans nom* où l'écologie naissante allait bientôt prendre le relais de ce « Grand Soir » qui devait d'ailleurs se solder par l'implosion de l'URSS, peu de temps après Tchernobyl, cataclysme prémonitoire d'un avenir moins radieux que radioactif.

Ainsi s'achevait le XX^e siècle, après plus de deux cents guerres de masse et des centaines de millions de victimes : première guerre mondiale, 15 millions de morts ; guerre civile espagnole, 500 000 ; seconde guerre mondiale, 50 millions ; guerre de Corée,

1. Brigitte Friang, *Regarde-toi qui meurs*, Le Félin, 1997.

4 millions ; conflit Iran-Irak, 500 000. Quant à la guerre du Golfe, on parle de 200 000 victimes, et elle n'est toujours pas achevée, semble-t-il...

Mais restons-en là avec la *révolution* ou la *guerre*, et portons nos regards *vers ce qui arrive*, pour laisser sa chance au discernement. Au-delà de l'éthique, la bio-éthique s'inquiète semble-t-il, aujourd'hui, des risques majeurs que les découvertes « révolutionnaires » des biotechnologies font courir à l'espèce humaine, conduisant demain à la menace d'une sorte de HIROSHIMA CELLULAIRE, où la *bombe génétique* ravagerait cette fois la forme même de l'Homme, comme la *bombe atomique* avait, en son temps, dévasté l'horizon de son environnement.

À ce sujet, les menaces sur la vie ne manquent pas, entre la procréation médicalement assistée, le clonage, ou encore le droit à la mort assistée et l'euthanasie, sans parler des armes biologiques. Tout est en place pour le *Grand Accident* du Livre de Vie.

Au début de l'an 2002 par exemple, comme pour marquer symboliquement l'aube du troisième millénaire, le docteur Severino Antinori, dont la clinique gynécologique se trouve à Rome, dans la Ville éternelle, a annoncé, tel l'archange Gabriel, la naissance prochaine du premier *clone humain* – certaines génitrices anonymes et soigneusement dissimulées s'apprêtant, paraît-il, à enfanter grâce au procédé dit du « clonage reproductif ».

Ainsi, à l'espérance d'une éternité de l'âme et au

soleil du ressuscité, on oppose l'ombre des cornues et des alambics d'un malin *Génie génétique*... À la résurrection des morts, on substitue la *duplication des vivants* et, soudain, le bon « docteur Miracle » proclamait que c'est sans doute entre décembre et janvier 2003 que naîtrait l'enfant clone, le premier RÉPLIQUANT du genre humain. Pourquoi pas à Noël ?

En guise de conclusion, revenons maintenant à ce « sentiment d'insécurité » qui frappe aujourd'hui l'esprit des foules et conditionne déjà grandement la vie politique des nations occidentales.

Malgré la menace d'un chômage *structurel* et définitif, pour certaines catégories de populations frappées de plein fouet par l'essor de l'automatisation de la production postindustrielle, l'angoisse désormais aisément perceptible ne semble pas liée à ce type d'exclusion de l'emploi, ni d'ailleurs aux « incivilités » et à la violence domestique, mais, plus profondément encore, à l'angoisse de l'*échec définitif*, lui aussi, du Progrès des connaissances qui avait tellement marqué, jusque-là, l'ère de l'industrialisation.

En fait, la toute première attente de la « révolution » allait de pair avec celle d'un progrès à la fois philosophique et scientifique qui allait lui-même être balayé par l'ouragan de la guerre ; d'une guerre totale dont la militarisation de l'économie des nations, au cours du XX^e siècle, signalait déjà l'ampleur dévastatrice, pour ne laisser subsister dans les consciences

que ce sentiment de crainte – et souvent de haine – qui marque aujourd'hui les sociétés d'abondance.

À ce propos, écoutons Karl Kraus : « Depuis que l'humanité s'est asservie à l'économie, elle n'a plus que la liberté de l'inimitié¹. »

En 1914, date de cette phrase prémonitoire, il ne s'agissait encore que de l'ébauche fatale d'une nouvelle « économie de guerre » qui allait effondrer les seules nations européennes, alors qu'en ce tout début du XXI^e siècle qui est le nôtre, il s'agit de la conclusion de cette *économie politique du désastre*.

Désormais, chacun le devine, le craint et le redoute, le Monde est clos, FORCLOS, et l'écologie est soudain devenue la troisième dimension du politique, son relief même.

Après la Cité-État et l'État-Nation, la *fédération démesurée* des communautés européennes ou autres n'est que le masque dérisoire d'une faillite géopolitique qui a pour nom d'emprunt GLOBALISATION – accident intégral d'une économie politique qui vient d'atteindre la limite géophysique de son champ d'action.

1. K. Kraus, *Cette Grande Époque*, *op. cit.*

La quantité inconnue

« Le hasard nous ressemble », écrivait Georges Bernanos. En effet, si autrefois la vie était encore un théâtre, une scène avec ses décors à transformations, la vie quotidienne est aujourd'hui devenue un pur hasard, un accident permanent, avec ses multiples rebondissements dont les écrans nous infligent, à chaque instant, le spectacle.

De fait, l'accident est soudain devenu HABITABLE au détriment de la substance du monde commun... C'est cela, l'« accident intégral », celui qui nous intègre globalement et, parfois même, nous désintègre physiquement.

Ainsi, dans un monde désormais forclos où tout est expliqué par les mathématiques ou la psychanalyse, l'accident, c'est ce qui reste d'inattendu, de véritablement surprenant, la quantité inconnue d'un habitat planétaire totalement découvert, surexposé aux regards de tous, duquel l'« exotique » a soudain disparu au profit de l'« endotique » que réclamait

Victor Hugo, lorsqu'il nous expliquait que « c'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors¹ » – terrible constat d'asphyxie.

« À l'origine, écrivait Freud, le moi contient tout ; ultérieurement, il sépare de lui le monde extérieur. Notre actuel sentiment du moi n'est donc qu'un reste appauvri d'un sentiment beaucoup plus large embrassant tout². »

À l'origine, Freud a peut-être raison, mais, à la fin – et nous y sommes écologiquement –, lorsque notre sentiment embrassera de nouveau tout du fait de la *compression temporelle* des sensations, gare à nous, car ce sera alors le *grand renfermement*, l'incarcération dans le minuscule réduit d'un sentiment du monde autrefois « océanique », soudain restreint à l'étouffement claustrophobique.

C'est d'ailleurs ce que constate amèrement l'astrophysique : « La rupture avec l'ensemble des grands événements cosmiques est l'une des causes du dérèglement des sociétés humaines³. »

Pour preuve de cette fracture *astronomique* de la mondialisation, observons maintenant un phénomène de pollution excentrique, mis en lumière (c'est le cas de le dire) par une Association pour la protection du ciel nocturne.

1. V. Hugo, *Choses vues*, *op. cit.*

2. Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, PUF, 1994.

3. Sylvie Vauclair, *La Chanson du soleil*, Albin Michel, 2002.

À cause de l'ampleur de la pollution lumineuse provoquée par un éclairage électrique trop puissant, les deux tiers de l'humanité sont désormais privés de la nuit véritable.

Sur le continent européen, par exemple, la moitié de la population n'est plus en mesure d'apercevoir la voie lactée, et seules les régions désertiques de notre planète sont encore plongées dans l'obscurité – au point que ce n'est plus uniquement le ciel nocturne qui est menacé, mais bien LA NUIT, la grande nuit intersidérale ; cette autre quantité inconnue qui constitue pourtant notre seule fenêtre ouverte sur le cosmos¹. La situation est d'ailleurs telle que l'International Dark Association vient de lancer une pétition surréaliste pour que *la nuit soit classée patrimoine de l'humanité* !

« Le Monde est plus profond que le Jour ne le pense », écrivait Nietzsche, alors qu'il n'était encore question que de lumière solaire... Mais déjà, ici ou là, et souvent même partout à la fois, la contemplation de l'*écran* ne remplace plus seulement celle de l'*écrit*, l'écriture de l'histoire, mais aussi celle des étoiles, au point que le CONTINUUM AUDIOVISUEL vient à succéder à celui, substantiel, de l'astronomie.

Λ

1. « Une loi pour sauver la nuit noire », *Le Figaro*, 3 juin 2002.

Dans cette « écriture du désastre » de l'espace-temps, où le monde devient accessible *en temps réel*, l'humanité est frappée de myopie, réduite à la soudaine forclusion d'un enfermement provoqué par l'accident du temps des télécommunications instantanées.

Dès lors, *habiter l'accident intégral* de la globalisation, c'est asphyxier non seulement la *vue*, comme le souhaitait Abel Gance puis les cinéastes apôtres du cinémascope, mais la *vie* quotidienne d'une espèce pourtant douée du mouvement de l'être.

À ce stade de l'incarcération, l'histoire terminale devient un HUIS CLOS, comme l'expliquaient si justement les détenus des camps : « Notre horreur, notre stupeur, c'est notre lucidité¹. »

Tout est là, déjà là, déjà vu et bientôt, même, déjà dit... Ne subsiste plus alors que l'attente, la longue attente d'un horizon *catastrophique* qui succède à l'horizon *géographique* de la rotondité de l'astre terrestre.

Ainsi, à l'accident *local* situé ici ou là succède le grand accident, l'accident *global* qui intègre, tour à tour, l'ensemble des incidents de parcours qui caractérisaient naguère la vie sociétale, au point que ce « grand renfermement » met fin au bannissement, au seul profit d'un enchaînement causal, celui-là, puisque, désormais, « tout arrive sans qu'il soit nécessaire de partir », d'aller vers l'autre, le tout autre, comme on allait jadis vers la limite horizontale d'un paysage.

1. Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1979.

Ici, et n'en déplaie à Nietzsche, ce n'est plus Dieu le Père qui meurt, c'est la Terre, Mère des vivants depuis l'origine des temps. Avec la lumière, la vitesse de la lumière, *c'est la matière qu'on extermine*. À l'accident tellurique du tremblement de terre succède le séisme d'un tremblement du temps, de ce *temps mondial* qui efface toute distance.

Dans le soudain télescopage d'événements successifs devenus simultanés, c'est l'*étendue* et la *durée* qui s'effacent.

Après l'avoir désintégrée par la bombe nucléaire, c'est la matière qu'on extermine par l'accélération, la bombe spéculaire des écrans, ces miroirs du temps qui annulent l'horizon.

Dans l'enclos de son environnement terrestre, atteignant le seuil d'un vide intersidéral que, loin de l'avoir conquis, l'humanité redoute : « L'expérience-limite est l'expérience de ce qu'il y a "hors de tout", lorsque le tout exclut tout dehors¹. »

À ce point d'aboutissement, où nous arrivons au XXI^e siècle, ce qui s'annonce, c'est donc moins la fin de l'histoire que la fin des temps multiples. Soudain, avec l'extermination des distances du *temps local* de la géophysique, devant les années-lumière d'un temps purement astrophysique, « l'homme s'est en quelque

1. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969.

façon réuni au point OMÉGA, ce qui signifie qu'il n'y a plus d'AUTRE que l'homme et qu'il n'y a plus de DEHORS en dehors de lui¹ ».

Figure ultime de la philofolie, c'est-à-dire de l'accident des connaissances où « l'homme, affirmant le tout par son existence même, comprend tout en se comprenant dans le cercle refermé du savoir² ».

Alors, dans les limites de cette clôture, quelque chose de démesuré est en attente, non plus comme dans « l'exil de la folie » des déviants du renfermement des asiles du XVIII^e siècle, mais dans *l'exode de la philofolie* des puissants ; ces savants fous stigmatisés par Swift, rendus impuissants par la démesure maniaque de découvertes moins surhumaines que foncièrement inhumaines.

Et, en effet, comment interpréter autrement que comme un symptôme clinique majeur le fait que plus de dix millions de personnes, en France, s'adonnent aujourd'hui aux délires des jeux vidéo, fréquentant les salles en réseaux comme on irait dans une fumerie d'opium, se connectant sur Internet comme on se fait un fixe ?

Phénomène panique de dépendance, la vogue des « jeux en ligne » a donné une dimension nouvelle à ce que la psychiatrie dénommait DÉRÉALISATION, conduisant adultes et adolescents vers un *monde parallèle*

1. M. Blanchot, *L'Entretien infini*, op. cit.

2. *Ibid.*

sans consistance, où chacun s'accoutume peu à peu à HABITER L'ACCIDENT d'un continuum audiovisuel indépendant de l'espace réel de sa vie.

À ce stade d'un enfermement cybernétique présenté comme un accomplissement du Progrès, où la moindre information et le plus minuscule événement font le tour du monde en un instant, la mondialisation met fin à la « révolution » comme à la classique « guerre mondiale » puisque, grâce à l'ubiquité télévisuelle, le moindre incident peut devenir « révolutionnaire » et le plus petit attentat mis en boucle, prendre les proportions gigantesques d'un conflit mondial !

C'est finalement là l'effet de ce point OMÉGA atteint par l'humanité, un effet « météorologique » qui reproduit celui du battement d'ailes d'un papillon en Asie provoquant un ouragan en Europe – de la même manière que le phénomène *El Niño* bouleverse aujourd'hui le climat du globe.

En ce sens, comme l'indiquait Maurice Blanchot, à propos du Siècle des lumières : « Enfermer le dehors, c'est-à-dire le constituer en INTÉRIORITÉ d'attente ou d'exception, telle est l'exigence qui conduit la société à faire exister la folie, c'est-à-dire à la rendre possible¹. »

C'est ce qui arrive à nos sociétés mondialisées, où le *local*, c'est l'extérieur, et le *global*, l'intérieur d'un monde fini, uniquement défini par l'existence de

1. *Ibid.*

réseaux d'information et de communication instantanées, au détriment de toute « géopolitique », puisque le TEMPS RÉEL des échanges (économique, politique...) l'emporte définitivement sur l'ESPACE RÉEL de la géophysique des régions du monde.

En s'accélérant, la mondialisation retourne la réalité comme un gant. Désormais, le proche, c'est l'étranger et l'exotique, le voisin. À la dérégulation des transports succède le dérèglement d'une FORCLUSION qui provoque l'EXCLUSION du « prochain », à l'avantage momentané de n'importe quel « lointain » rencontré au hasard du télescopage des civilisations.

Aux horizons d'attente d'un passé révolu, vieux de trois siècles – ceux de la révolution et de la guerre totales –, succède l'attente angoissée du *Grand Accident* (éco-eschatologique) dont les accidents industriels et les attentats terroristes ne sont jamais qu'une préfiguration, les symptômes d'un renversement complet de l'orientation de l'humanité.

Mais cette toute dernière attente est inséparable de l'*accident du temps*¹, puisque l'acquisition de la vitesse de la lumière bouleverse la pluralité des temps sociaux et favorise une SYNCHRONISATION généralisée de l'action, l'interactivité prenant désormais le pas sur

1. « Le temps est l'accident des accidents. » Aristote, *Physique*, IV, *op. cit.*

l'activité coutumière. TÉLÉACTION qui élimine non seulement les longues durées des relations familiales et sociales, mais encore celles de l'économie politique des nations comme de leur stratégie militaire.

D'où ce récent bouleversement de la *guerre substantielle* (clauswitzienne si l'on veut) au profit de cette *guerre accidentelle* anonyme et foncièrement aléatoire, qui apparente les hostilités déclarées aux accidents industriels ou autres, favorisant ainsi la fatale confusion entre attentat et accident.

En fait, le terrorisme global ressemble au destin et à ses « coups du sort », la *force du destin* venant parachever celle des armées classiques équipées d'armes de destruction massive, héritées de l'ère d'une guerre mondiale, désormais révolue.

Mais écoutons Victor Hugo : « J'ai défini et limité l'"état de siège" : si l'anarchie c'est l'arbitraire dans la rue, l'arbitraire, c'est l'anarchie du pouvoir¹. » *Désormais, l'"état de siège", c'est la mondialisation*, cette forclusion qui transforme ou transformera bientôt tout État en *État policier*, toute armée en *police* et toute communauté en *ghetto*...

Ainsi, l'effet de champ clos de la globalisation n'est rien d'autre que l'asphyxie progressive de l'État de droit de la démocratie représentative, la société de contrôle remplaçant celle de l'enfermement local. Après la standardisation issue de la révolution indus-

1. V. Hugo, *Choses vues*, *op. cit.*

trielle, la synchronisation (de l'opinion comme de la décision) revient à instaurer un ultime modèle de tyrannie : celui de ce TEMPS RÉEL d'une interaction forcée qui remplace l'ESPACE RÉEL de l'action et de sa libre réaction dans l'étendue d'un monde ouvert... pour un peu de temps encore.

Si l'interactivité est à l'information ce que la radioactivité est à l'énergie – une puissance de contamination et de désintégration –, alors l'accident intégral du temps accumule les déflagrations du *socius* et de son intelligibilité, rendant peu à peu opaque le monde entier. Après l'accident des substances, autrement dit de la matière, vient donc le temps de l'accident des connaissances : c'est cela, la soi-disant révolution de l'information, et c'est aussi cela, la cybernétique : l'arbitraire de l'anarchie dans le pouvoir des nations, les différents pouvoirs d'une communauté non seulement *désœuvrée* par l'AUTOMATION, mais encore *désaxée* par la soudaine SYNCHRONISATION des activités humaines.

Seconde partie

L'émotion publique

Selon Clausewitz, « la guerre apparaît d'abord dans l'art de faire un siège ». Cet art militaire s'opposait ainsi aux tumultes des origines de l'histoire des conflits.

Aujourd'hui, chacun peut aisément le constater, l'« hyperguerre » resurgit dans l'art de provoquer la panique, grâce aux moyens de communication de masse.

Phénomène purement médiatique, cette situation entraîne à son tour la réinterprétation de la notion classique de *dissuasion*. Dissuasion « militaire » hier, dissuasion « civile » demain ou après-demain, les menaces sur la démocratie sont nombreuses.

En fait, c'est bien la fortification qui, dans l'histoire, a le mieux incarné la volonté dissuasive des différents pouvoirs. Ponctuel, linéaire ou en réseau de places fortes, le rempart signale une intention dissuasive vis-à-vis d'une quelconque agression massive, mais comme l'indique très justement Thierry Wideman :

« Du point de vue de la pensée stratégique, une théorie globale de la dissuasion conventionnelle semble irréalisable, *sauf à la fonder sur la thèse clausewitzienne d'une supériorité de la défensive érigée en axiome*, la multiplicité des variables rend en effet impossible toute généralisation ¹. »

En tant que concept stratégique opérationnel, la dissuasion ne prenait son sens qu'avec le *fait nucléaire*...

Dissuasion militaire hier, encore utile paraît-il, face à certains « États voyous ». Dissuasion civile demain, vis-à-vis des menaces d'un hyperterrorisme latent, sinon patent... Écrivant cela, il faut cependant préciser qu'à sa naissance la guerre allait déjà de pair avec cette psychose collective dénommée *fièvre obsidionale* qui atteint les assiégés, ces emmurés vivants derrière leur enceinte protectrice.

Guerre de siège des origines politiques de l'histoire des cités, des nations. *Guerre de mouvement* par la suite. Il faut aussi le constater, les conflits territoriaux se sont sans cesse accélérés, pour devenir finalement cette « guerre du Temps » qui dominera bientôt celle de l'espace géostratégique des empires, où la puissance maritime sera relayée par celles des forces aéronavales et, enfin, aéro-orbitales.

Aujourd'hui, cependant, la GLOBALISATION et sa forclusion POLIORCÉTIQUE se généralisent à l'échelle

1. Thierry Wideman, « La dissuasion conventionnelle », *Les Cahiers de Mars*, 3^e trimestre 2003.

de la planète, mais ce qui apparaît du même coup, avec cet *État de siège global*, ce ne sont plus l'enclos et ses fortifications cyclopéennes – et ceci, malgré l'illusoire système antimissiles des États-Unis –, c'est surtout le développement démesuré d'une panique, encore sourde, certes, mais qui ne cesse de s'amplifier au rythme des accidents, des catastrophes et de ces « attentats massifs » qui indiquent l'émergence, non pas tant d'un hyperterrorisme que de cette HYPER-GUERRE postclauswitzienne qui surpasse les données politiques, en matière de conflits, national ou international.

Accidentant la stratégie, autrement dit cette géostratégie qui refusa si longtemps sa nouvelle dimension *chronostratégique*, cette soudaine *mondialisation du temps réel* vient imposer *ex abrupto*, non seulement aux états-majors des armées, mais aux responsables politiques démocratiquement élus, une autre tyrannie : celle de l'instantanéité et de l'ubiquité.

En effet, après la masse et l'énergie (atomique ou autres...), la guerre débouche actuellement sur sa troisième dimension : l'*information* instantanée (ou presque).

D'où ce surgissement intempestif de l'ASTRO-STRATÉGIE informationnelle dont bénéficie tout un chacun, militaire ou civil, citoyen-soldat ou terroriste, ou encore simple criminel de droit commun.

À cette occasion, en ce tout début du troisième millénaire se fait jour dans les mentalités ce que cer-

tains dénomment, par euphémisme, un *sentiment d'insécurité*, qui n'est autre que le symptôme d'une *panique obsidionale* qui frappe, en premier lieu, ces concentrations métropolitaines, véritables « caisses de résonance » d'un type de peuplement que nul ne gouverne vraiment.

De fait, plus le citoyen contemporain est soumis à des menaces diffuses et incertaines, plus il tend à exiger politiquement, à défaut d'un coupable avéré, un responsable à sanctionner. Ce dont profite le terroriste clandestin, menaçant ainsi directement la démocratie représentative des assemblées et même, depuis peu, la démocratie d'opinion des organes d'information, au profit d'une *démocratie d'émotion publique* qui n'est autre que le fruit empoisonné du phénomène panique évoqué précédemment.

En effet, à côté de la nécessaire formation d'une opinion publique par les divers organes d'information, émerge la possibilité inouïe d'une *émotion publique* dont l'unanimité ne serait que le symptôme du déclin de toute véritable « démocratie », ouvrant ainsi la voie au réflexe conditionné, non plus « psychologique » mais « sociologique », fruit de la terreur panique des populations devant l'excès de la diffusion de menaces réelles ou simulées.

Ainsi, après le lancement, il y a près d'un siècle, de la *consommation extatique*, assisterions-nous, impuissants ou presque, à l'essor d'une communication non plus « extatique », mais franchement hystérique, dont

l'interactivité audiovisuelle a le secret, grâce aux possibilités d'une commutation instantanée des émotions collectives, et ceci à l'échelle du monde, la synchronisation des mentalités complétant habilement l'ancienne standardisation des opinions de l'ère industrielle.

Avec ce terrorisme de masse, cette hyperguerre où la masse n'est plus, comme hier, celle des armées, des divisions blindées, mais celle des victimes civiles, les populations désarmées sont devenues l'unique champ de manœuvre, le *terrain* qui succède au champ de bataille des campagnes militaires de jadis.

Dans cette guerre faite aux civils, qui emprunte de nombreux traits aux anciennes guerres civiles, c'est toujours la guerre de mouvement qui se poursuit, s'accélère avec ses tactiques et ses ruses, mais ce « mouvement » concerne, avant tout, le mouvement panique de populations terrorisées.

Ainsi au *serial killer* du « grand banditisme » succède le *mass killer* du « grand terrorisme » de l'ère du déséquilibre des terreurs domestiques.

Agglomérées dans les métropoles, les populations urbaines deviennent soudain la *largeur*, la *profondeur* mais surtout la *hauteur* de l'action engagée. D'où la dimension désormais emblématique de cet IGH, l'*immeuble de grande hauteur*, depuis l'effondrement des Twin Towers.

Mais ce qui subsiste de concret, de terre à terre,

dans cette *stratégie de l'hypertension*, c'est la concentration démo-topographique, non plus comme naguère dans le bourg fortifié, ni même l'enceinte des villes libres, mais la nébuleuse mégapolitaine abritant des dizaines de millions d'habitants.

C'est cela, finalement, cette *métropolitique de la terreur* qui s'apprête à renouveler la *géopolitique de la grandeur* — nationale ou impériale. De toute part, désormais, l'ampleur de la terreur domine la grandeur de l'étendue, l'espace réel des nations et de leurs anciennes frontières communes.

Communicables à distance et en temps réel, les mouvements de panique supplantent définitivement les anciens mouvements tactiques des unités militaires du temps jadis. En fait, on imagine aisément le jour où un « accident » (tellurique ou autre) ou une pollution (maritime ou autre) provoquera un changement de régime dans la nation visée, à l'exemple de ce qui s'est produit en Espagne après l'attentat de Madrid.

Naguère, la monarchie française n'avait pas osé imaginer le pire, et elle a subi la terreur de la Révolution, en attendant l'Empire. Demain, si nous n'y prenons garde, il peut en être de même de la démocratie européenne. À tout moment, la catastrophe transpolitique peut renouveler les affres des anciennes révolutions politiques, pour le plus grand dommage des libertés publiques¹.

1. Philippe de Felice, *Foules en délire, extases collectives*, Albin Michel, 1947.

Mais revenons à la panique télé-objective et à ses divers mouvements de masse.

Observons, par exemple, la *BLITZKRIEG* des divisions blindées allemandes qui, en 1940, jeta sur les routes de France quelque 12 millions de civils terrorisés par la Cinquième Colonne. Étrangement, ce chiffre est exactement le même que celui des citoyens espagnols qui défilèrent dans les rues des villes ibériques, après l'attentat de la gare Atocha, le 11 mars 2004. Ces mêmes citoyens qui devaient, le surlendemain, renverser le gouvernement Aznar, contre toute prévision.

Dans cette autre sorte de *BLITZKRIEG*, la panique est la force principale du grand terrorisme et ce n'est plus tant la discipline des troupes que l'indiscipline des foules qui devient décisive.

D'où cette programmation stratégique des attentats, soit pour le journal télévisé de 20 heures – comme à Paris, il y a quinze ans – soit la veille des élections à Madrid en 2004, provoquant ainsi une émotion publique qui devait bouleverser, avec l'opinion des futurs électeurs, l'indispensable sérénité du vote démocratique.

Face à cette situation psychosociologique des masses épouvantées, l'ancienne « science de la défense et de l'attaque des places fortes », la poliorcétique, change de nature.

Le tout dernier rempart des libertés publiques, c'est uniquement *la masse des victimes potentielles* !

Souvenons-nous, par exemple, de la Chine de Mao Tsé-toung proclamant que les États-Unis n'étaient jamais qu'un « tigre de papier », puisque, forte de son milliard d'habitants, la Chine communiste ne redoutait pas une guerre atomique qui ferait des dizaines et des dizaines de millions de morts...

Opinion publique ou émotion publique ? Il en est de ce domaine comme de tant d'autres où la communauté d'intérêt propice à l'action politique cède le pas à une « communauté d'émotion » susceptible de toutes les manipulations.

Ainsi, une pratique anglo-saxonne récente, le *STORYTELLING*, permet de faire intervenir dans les entreprises des conteurs professionnels chargés de raconter des histoires aux salariés, afin de générer chez eux certains comportements, certaines émotions, dans le cadre de restructurations ou de délocalisations de l'emploi, indiquant, par là même, l'importance nouvelle de la *gestion des émotions* dans le management¹.

Il ne faudrait pourtant pas confondre les sentiments que l'on éprouve et l'émotion que l'on ressent, car, si le sentiment peut être soumis à l'épreuve du raisonnement, il n'entraîne pas de réaction intempe-

1. En septembre 2004, l'Espace Paul Ricard, à Paris, présentait l'exposition-projection de Sandy Amerio, intitulée *Storytelling Communities of Emotions*.

tive, contrairement à l'émotion qui échappe facilement à tout contrôle dans les phénomènes de foule.

Depuis l'ère des révolutions, ce type d'événement a constamment bouleversé la forme même de la « république », et, partant, celle de nos démocraties – voir le « viol des foules » par les différents régimes totalitaires, au cours du XX^e siècle.

Alors même que l'opinion publique est censée se construire dans la réflexion en commun, grâce à la liberté de la presse mais, également, de l'édition d'ouvrages critiques, l'émotion publique se provoque impunément par le réflexe, là où l'image l'emporte sur le verbe. Facile à provoquer par les excès d'une mise en scène, l'effet d'entraînement grégaire de l'émotion collective s'accorde parfaitement à la cinématique télévisuelle comme à l'interactivité des techniques cybernétiques, favorisant grandement toutes les frénésies.

Alors que l'opinion républicaine reposait, depuis l'origine, sur l'art oratoire et la lecture, l'émotion post-républicaine repose, quant à elle, sur le son et la lumière, autrement dit sur l'audio-visibilité d'un spectacle, ou plutôt d'une liturgie incantatoire qui n'a de laïque que l'apparence... comme dans l'abus caractérisé de la mise en boucle, non seulement des spots publicitaires, mais aussi bien d'événements terrorisants.

À sa façon grandiloquente, ce phénomène médiatique outrepassa la chose publique elle-même, dans

une sorte d'accident de la substance politique particulièrement lourd de conséquences, pour l'avenir des libertés républicaines.

« L'électorat ne connaît plus de parti ! », écrivait un journaliste allemand après le cinglant revirement électoral de la France, en mars 2004. Il précisait même que « l'action de ceux qui gouvernent aujourd'hui les pays de l'Europe est minée par la peur (du marasme économique, du chômage, etc.), autrement dit par la peur de l'avenir ». Étrangement, ce constat ne mentionne même pas le terrorisme et son effet foudroyant sur le renversement du gouvernement espagnol, quinze jours plus tôt...

Là encore, la thèse de l'*accident électoral* l'emporte sur celle de l'attentat, comme à Toulouse en septembre 2001, quelques jours seulement après ceux de New York et de Washington.

Au sujet de l'explosion de Toulouse, on peut oser une hypothèse gratuite : admettons que l'inverse se soit produit et que la piste de l'attentat ait été retenue en priorité par les enquêteurs toulousains, non seulement la diplomatie française aurait été tout autre, mais c'est le « camp de la paix » franco-allemand qui aurait disparu sous la pression d'une opinion traumatisée par l'ampleur du désastre... comme plus tard à Madrid.

Supposons maintenant que les nouvelles enquêtes en cours à Toulouse aboutissent, demain, à la preuve flagrante que le drame toulousain était bien le résul-

tat d'une attaque couplée : le 11 septembre aux États-Unis et le 21 septembre en France, à Toulouse, cité de l'aérospatiale.

Quelles seraient, dès lors, les conséquences de cette situation à front renversé sur la géopolitique européenne, ainsi que sur le sort d'un président français soupçonné d'avoir dissimulé un *attentat massif*, alors que le président des États-Unis avait seulement menti sur la réalité des *armes de destruction massive* ? Mais il s'agit, bien entendu, d'une simple hypothèse de politique-fiction...

« La peur a été la passion de ma vie », constatait Roland Barthes, avant de disparaître dans un accident de circulation. Je crains fort que, demain, cette passion individuelle ne soit celle, collective, de sociétés désespérées devant le caractère intempestif d'événements catastrophiques dont la répétition finit par engendrer, sinon le désespoir, du moins le fatalisme.

En fait, lorsque l'inattendu se répète à période plus ou moins constante, on l'attend, et cet « horizon d'attente » devient alors une obsession, une psychose collective propice à toutes les manipulations, à toutes les déstabilisations de l'ordre public.

En effet, avec le terrorisme de masse et son retentissement instantané, la peur ne peut rester longtemps minoritaire et privée, elle tend fatalement à devenir majoritaire et publique, avec comme consé-

quence de ne connaître, contrairement à la peur individuelle, aucun véritable courage mais seulement l'indifférence qui précède le silence des agneaux.

On devine, dès lors, où mène finalement l'administration de la peur publique : à cette *dissuasion civile* qui succède non seulement à la *dissuasion militaire* de l'ère de la guerre froide, mais surtout à la « peur du gendarme » des sociétés policées de jadis, avec une nuance toutefois, puisque cette administration ne sera plus « républicaine » mais mass médiatique.

Face à l'hyperguerre, la théorie clausewitzienne de la supériorité de la défensive sur l'offensive est dépassée par la nature même de l'information – cette troisième dimension des conflits après la masse et l'énergie –, et il est alors urgent d'étudier la question, à la fois psychopolitique et socio-stratégique de la terreur domestique.

Le premier indice d'une telle anticipation de l'émotion publique nous est fourni par le concept américain de « guerre à zéro mort », avec ses frappes chirurgicales et ses guerres préventives qui épargneraient, sinon les civils, du moins les soldats engagés.

On connaît la suite de tels bobards. Concept paramilitaire, la guerre préemptive signale, de fait, une grande illusion stratégique : celle où l'offensive n'est plus qu'une défensive masquée, contre un adversaire asymétrique, disqualifié en tant que « partenaire » à part entière d'un jeu de la guerre, où l'alternance clas-

sique de l'attaque et de la riposte est bloquée, d'une part, par un ennemi qui refuse la bataille, et, de l'autre, par le développement de l'arsenal électronique des leurres et des techniques d'évitement d'un engagement réel.

Comme l'indiquait un proverbe ancien : « La peur est le pire des assassins, elle ne tue pas, elle empêche de vivre. » Elle empêche même les militaires de faire la guerre, selon les règles de la bienséance politique !

Rien à voir, ici, avec la menace sur les frontières d'un État ou l'assaut d'un quelconque envahisseur, les phénomènes migratoires de la misère ou du tourisme de masse les ont depuis longtemps remplacés, sans parler, demain, du déplacement, également massif, de populations aisées, insatisfaites désormais de l'inconfort et de l'insécurité des grandes métropoles des pays nantis.

Non, l'administration de la terreur domestique imposée par les différents risques majeurs n'a rien à voir, décidément, avec les menaces d'un passé récent. L'équation est radicalement différente et les « stratèges en chambre » feraient bien d'y réfléchir à deux fois, avant d'engager des ripostes militaires au terrorisme, qui ne sont finalement que de tragiques « distractions ».

Après la *guerre froide* et ses menaces apocalyptiques d'anéantissement, vient le temps de cette *panique*

froide d'un grand terrorisme susceptible d'infliger des désastres analogues.

Insensiblement, nous assistons, avec le déclin de l'État-nation, à la fin du monopole de la violence publique exercée par l'État, au bénéfice d'une privatisation de la terreur domestique, qui menace non seulement la démocratie, mais l'*État de droit*.

L'Europe, aujourd'hui élargie démesurément, ne pourra faire longtemps l'impasse sur ces questions, non plus tellement politiques que « métro-politiques », puisque la concentration démographique de ses populations dans les mégalofoles a progressivement déplacé l'ancien théâtre d'opérations de la campagne à la cité, avec ces « raids d'anéantissement » qui ont préfiguré, au milieu du XX^e siècle, l'« attentat massif » contre la densité des agglomérations, en ce tout début du XXI^e siècle.

Ainsi, la notion même de DÉFENSE change radicalement de nature. Après la *défense militaire* des nations et la *défense civile* des populations vient, semble-t-il, l'urgence d'une nouvelle interrogation.

À la suite de la *sécurité nationale* reposant sur les forces armées, et de la *sécurité sociale* (sous-développée dans nombre d'États démocratiques), s'ajoute désormais la question cruciale d'une *sécurité humaine*, prolongeant l'ancien *intérêt public* de l'État.

Ainsi que le déclarait récemment l'ancien haut-commissaire pour les réfugiés de l'ONU, Mme Sadako Ogata : « Le 11 septembre 2001 a démontré qu'au-

cun État, fût-il le plus fort militairement, n'est plus capable de protéger ses citoyens, même dans le cadre de ses frontières¹. »

Devant ce constat alarmant, qui introduit la tentation d'un nihilisme, non seulement de la défense (comme dans certains pays nordiques avant la seconde guerre mondiale), mais de l'*espace public* dont la ville serait l'épicentre, il conviendrait peut-être d'analyser le mouvement historique des forces armées : il a mené, comme nous l'avons vu, de la *guerre de siège*, avec la domination des armes d'obstruction (remparts, fortifications de toute nature...), à la *guerre de mouvement*, et, finalement, à cette « guerre éclair » où l'arme de destruction a supplanté les retranchements urbains et autres, jusqu'à l'apparition de la stratégie de dissuasion, où l'inertie relative de l'équilibre de la terreur a favorisé grandement, avec la « non-bataille », non seulement la course aux armements et à leur prolifération excentrique, mais, surtout, le développement de ces « armes de communication massive » qui bouleverse, aujourd'hui, tout autant l'ancienne géopolitique des nations que la stabilité d'une culture militaire en désarroi depuis plus d'une décennie, autrement dit depuis la chute du *rempart* du mur de Berlin et l'effondrement du *donjon* du World Trade Center de New York.

1. Philippe Pons, « Le plaidoyer de Sadako Ogata pour la sécurité humaine », *Le Monde*, 6 janvier 2004.

Signe fatal de cette panique, l'actuel conflit latent aux États-Unis, entre le département d'État et le Pentagone, mais également ce projet de *dédoublement de personnalité* de l'*US Army*, entre l'armée historique et l'ébauche d'une seconde armée, « anti-panique » celle-là, pour tenter de s'opposer aux dégâts de l'État de droit et cela, dans un espace public en voie de privatisation accélérée.

Qu'on le veuille ou non, l'espace public et la puissance publique sont indissociables, et toute tentative de partition équivaut, tôt ou tard, à la remise en cause, non seulement de la sécurité nationale, mais surtout de la *sécurité humaine*, avec les risques évidents de génocides qu'elle induit.

Le fameux « principe de précaution » des écologistes s'applique donc avant tout à cette nécessaire stabilité du *droit public* et de son espace réel, en tant qu'environnement de toute démocratie.

Indiquons encore que cette notion nouvelle de « sécurité humaine », adoptée récemment au Canada et au Japon – conséquence probable dans ce pays du séisme majeur de Kobé et de l'attentat dans le métro de Tokyo –, pourrait contribuer à interdire cette GUERRE INCIVILE qui menace de ravager demain, non seulement l'État de droit, mais bien l'ensemble des civilisations.

Après la privatisation de l'énergie, celle de l'espace

public déboucherait fatalement, non plus sur la professionnalisation de la force publique, mais sur l'anarchie militaire, véritable « nihilisme de la défense » qui ne concernerait plus tant un ennemi déclaré, comme le souhaitait le mouvement suédois *Forvarsnihilism* vers les années 1920 (« Est-ce que l'invasion de notre territoire par un autre peuple civilisé est une chose vraiment grave¹ ? »), que l'institution militaire elle-même, fondement de ce « droit à la défense » qui sous-tend tout droit politique.

En effet, que dire aujourd'hui de l'envahissement territorial par un « peuple civilisé », alors qu'il s'agit justement d'un *terrorisme de masse* utilisant l'ensemble des facilités démocratiques du transport et des télécommunications de sociétés ouvertes aux échanges les plus divers de l'ère de la globalisation planétaire.

CLAUSTROPOLIS ou COSMOPOLIS ? Société de l'enfermement comme naguère, ou société de contrôle ? En fait, ce dilemme semble lui-même illusoire, avec la compression temporelle de l'instantanéité et de l'ubiquité de l'âge de la révolution de l'information. Cette société interactive où le *temps réel* l'emporte sur l'*espace réel* de la géostratégie, au bénéfice d'une « métrostratégie » où la ville est moins le centre d'un territoire, d'un espace « national », que le *centre du temps*, de ce temps mondial et astronomique qui fait

1. « *Forvarsnihilism* », mouvement animé par la fédération des Jeunesses socialistes suédoises.

de chaque cité la caisse de résonance des événements les plus divers (pannes, accidents majeurs, attentats, etc.). Rupture d'un ordre social provoquée par l'extrême fragilité émotionnelle d'une polarisation démographique aberrante, avec ses mégalofoles qui réuniront, demain, non plus des millions mais des dizaines de millions d'habitants dans des tours de grande hauteur, où ils seront interconnectés en réseau, et où la standardisation de l'ère industrielle laissera place à cette synchronisation d'une émotion collective susceptible d'abolir toute démocratie représentative, toute institution, au profit d'une hystérie, d'un chaos dont certains continents sont déjà le sanglant théâtre.

Indiquons encore que si l'interactivité est à l'information ce que la radioactivité est à l'énergie, c'est la dissuasion qui change de nature : dissuasion militaire ou dissuasion civile ? Telle est la question !

Il ne s'agit donc plus ici du dépassement de la géopolitique des nations, ni d'un retour à l'ancienne poliorcétique des Cités-États, mais d'un véritable passage à la limite : *montée aux extrêmes* d'une hyper-violence que Clausewitz n'avait pu imaginer.

L'accident originel

Selon Albert Einstein, les événements n'arrivent pas, ils sont là et nous les rencontrons au passage, c'est l'éternel présent ; il n'y a pas d'incidents de parcours, l'histoire n'est qu'une longue réaction en chaîne. Hiroshima, Nagasaki, Harrisburg, Tchernobyl, c'est l'inertie d'un moment ; la radioactivité de l'endroit est analogue à la relativité de l'instant.

Fusion, fission, la mesure de la puissance n'est plus tant la matière, mais l'immatérialité, la performance énergétique.

Désormais, le mouvement commande l'événement. Après le « culte de la terre » du paganisme des origines, c'est celui de la terreur de l'accident originel ; de cette terreur qui n'est jamais que l'accomplissement de la loi du mouvement, disait Hannah Arendt.

En fait, il serait urgent de revenir encore sur l'acception philosophique selon laquelle l'ACCIDENT est relatif et contingent et la SUBSTANCE, absolue et

nécessaire. Du latin *accidens*, le mot signale *ce qui survient inopinément* à l'appareil, au système ou au produit, l'inattendu, la surprise de la défaillance ou de la destruction. Comme si cette « défaillance passagère » n'était pas elle-même programmée, en quelque sorte, lors de la mise en œuvre du produit...

De fait, la primauté arrogante accordée au mode de production semble bien avoir contribué à occulter la vieille dialectique *mode de production/mode de destruction* (et pas seulement de *consommation*) en vigueur dans les sociétés pré-industrielles. La production d'une quelconque « substance » étant instantanément celle d'un « accident » typique, la panne ou la défaillance seraient moins la dérégulation d'une production que la *production d'une défaillance spécifique*, voire d'une destruction partielle ou totale. Modifiant ainsi fondamentalement la recherche, on pourrait, dès lors, imaginer une *prospective de l'accident*.

En effet, puisque ce dernier est innové dans l'instant de la découverte scientifique ou technique, peut-être pourrions-nous, à l'inverse, inventer directement l'« accident » afin de déterminer, par la suite, la nature de la fameuse « substance » du produit ou de l'appareil implicitement découverts, évitant ainsi le développement de certaines catastrophes prétendument accidentelles ?

Cette perspective inversée de *l'accident originel*, qui n'est pas sans rappeler la mythologie ou les hypothèses cosmogoniques comme le BIG-BANG, semble

bien être celle de la « dialectique de guerre », celle de l'arme et de la cuirasse, autrement dit celle qui a surgi avec l'émergence stratégique de la « machine de guerre », aux abords immédiats du rempart de l'État-citadelle de l'ancienne Grèce, qui vit une innovation contemporaine de la politique, la POLIORCÉTIQUE, cette science de l'attaque et de la défense des cités fortifiées, qui sera à l'origine même du futur développement de l'art de la guerre, c'est-à-dire de l'évolution de la production de la destruction massive, à travers les âges, mais surtout au travers du progrès des techniques d'armement.

La machine de production scientifique et industrielle n'est sans doute qu'un avatar ou, comme on dit, une retombée du développement des moyens de destruction, de cet accident absolu de la guerre, de ce conflit poursuivi au cours des siècles dans toutes les sociétés, cette « grande guerre du temps » qui ne cesse de survenir inopinément, ici ou là, malgré l'évolution des mœurs, des moyens de production ou des « civilisations », et dont l'intensité ne cesse de croître au gré des innovations technologiques, au point que l'énergie dernière, le nucléaire, apparaîtra d'abord en tant qu'arme, à la fois armement et accident absolu de l'histoire.

L'euphorie positiviste des XIX^e et XX^e siècles, ce « grand mouvement du progrès », ne serait-elle pas l'une des figures les plus insidieuses de l'illusion bourgeoise destinée à dissimuler la redoutable progression, tant

industrielle que militaire, *du mode de destruction scientifique ?*

Et, plus précisément encore : destinée à masquer l'inversion philosophique et politique de cet ACCIDENT ABSOLU rendant désormais contingente toute SUBSTANCE, naturelle ou produite ?

« Au XX^e siècle, nous avons découvert la nature atomique de toute la matière du monde. Au XXI^e siècle, le défi sera de comprendre la nature profonde de l'espace et du temps¹ », écrit Martin Rees, l'astrophysicien britannique.

Plus loin, prolongeant ce constat sur la « quantité inconnue », il ajoute : « Il y a plus de cinquante ans, et conformément à la théorie einsteinienne, Kurt Gödel imagina un univers hypothétique où des "boucles temporelles" contiendraient des événements futurs qui provoqueraient des événements passés qui, à leur tour, se provoqueraient eux-mêmes. »

En conclusion de ces propos transhistoriques, il précise encore : « Une théorie unifiée pourrait aussi nous signaler les expériences extrêmes susceptibles de déclencher un cataclysme : une catastrophe non seulement terrestre mais cosmique où l'espace lui-même est englouti. L'énergie concentrée pourrait alors dé-

1. Martin Rees, *Notre dernier siècle ?*, Lattès, 2004.

clencher une transition momentanée qui déchirerait la matière même de l'espace. »

Selon l'astronome officiel de la cour royale anglaise : « Les bords du vide nouvellement créé s'étireraient alors à la façon d'une bulle – d'une sphère qui enfle – pour la Terre et le cosmos, la galaxie tout entière se trouverait engloutie, *mais nous ne serions jamais les témoins de ce cataclysme, car la bulle de vide progressant à la vitesse de la lumière, nous n'aurions même pas le temps de comprendre CE QUI ARRIVE*¹. »

Avec cette illustration fantastique de la DROMOSPHÈRE de la vitesse de la lumière dans le vide, nous sommes du moins en mesure d'interroger des témoins, ceux de Tchernobyl par exemple, puisqu'en 1986 le temps de l'accident est subitement devenu pour eux, et finalement pour nous tous, l'ACCIDENT DU TEMPS².

En effet, si les courants atmosphériques de cette époque ont poussé les nuages contaminés vers l'ouest du continent, le vent de l'histoire a, quant à lui, poussé sa pollution vers le futur, le couchant du temps.

Ainsi, le passé de la décennie 1980 est intact, hors de portée des retombées de Tchernobyl. En revanche, l'avenir est, quant à lui, intégralement pollué par la très longue durée de l'irradiation nucléaire ; si la

1. *Ibid.*

2. Citons à nouveau : « Le temps est l'accident des accidents. » Aristote, *Physique*, IV, *op. cit.*

« nature » est atteinte ici et maintenant, à partir de cette date fatidique c'est la « grandeur-nature » des temps futurs qui est déjà contaminée par les radio-nucléides de l'année 1986.

Si l'accident de la centrale est donc bel et bien un ACCIDENT ORIGINEL, pour éviter qu'il ne devienne demain ou après-demain ÉTERNEL, il va falloir protéger très bientôt les abords du présent contre l'avenir, comme on protégeait, autrefois, les abords de la cité fortifiée contre les barbares.

En l'an 2007, la centrale de Tchernobyl sera recouverte de la plus grande chape de béton jamais coulée. Durée de l'étanchéité souhaitée : un siècle.

De fait, le béton devient tout simplement le *mur du temps* et la résistance d'un matériau (le ciment armé) tente de faire obstacle au désastre du Progrès.

Cyclopéen comme la muraille d'antan, ce « sarco-phage » est devenu l'antiquité de l'avenir. Après la muraille de Chine ou le mur de l'Atlantique, l'homme vient de poser les fondations du *mur de Babel*, non plus comme hier, avec la tour du même nom, pour monter jusqu'au ciel, mais, cette fois, pour tenter d'empêcher que le « feu du ciel » ne descende ravager la Terre¹.

1. Franz Kafka, « Les armes de la ville », dans *La Colonie pénitentiaire et autres récits*, tr. fr. A. Vialatte, Gallimard, 1948.

Si la guerre apparaissait naguère dans « l'art de faire un siège », la paix tente désormais d'émerger dans l'art de faire un bunker, un rempart contre « l'état de siège du Progrès ».

Pourtant, le 16 septembre 2003, le Sénat américain – à majorité républicaine – rejetait l'amendement présenté par les démocrates qui visait à bloquer les recherches et la fabrication d'armes nucléaires « aptes à détruire des bunkers ».

Ce programme d'armement non conventionnel, dont la dénomination est *BUNKER BUSTING BOMB*, est censé permettre la pénétration d'abris souterrains tenus par des armées régulières, mais également par des groupes terroristes.

Selon les calculs propres aux états-majors américains, il y aurait quelque 10 000 abris de ce type disséminés sur la planète.

Rappelons encore que la Chambre des représentants avait précédemment adopté un texte allouant près de 11 millions de dollars pour l'édification de l'usine et 5 millions supplémentaires pour l'étude du « vecteur de pénétration », le *ROBUST NUCLEAR EARTH PENETRATOR*¹.

Voici le dernier ou, plus exactement, l'avant-dernier duel entre « l'arme et la cuirasse ». Quant au tout dernier, le voici : un chercheur américain du Cali-

1. Jacques Isnard, « Le sénat autorise M.G.W. Bush en matière d'armes nucléaires antibunker », *Le Monde*, 18 septembre 2003.

fornia Institute of Technology de Pasadena, David Stevenson, proposait, dans la revue *Nature* du 15 mai 2003, *d'accélérer le syndrome chinois*, autrement dit de reproduire la menace de l'accident d'Harrisburg de 1979, et ceci pour « approfondir [!] nos connaissances sur le noyau de la Terre¹ ».

Pour parvenir au « centre de la Terre », Stevenson propose rien moins que d'élargir une faille de grande profondeur (6 000 km) en produisant une série d'explosions nucléaires souterraines, correspondant à l'équivalent d'un tremblement de terre de magnitude 7.

Il s'agirait, cette fois, de pénétrer l'écorce terrestre jusqu'au noyau interne, alors que jusqu'ici les forages géologiques ne dépassaient jamais quelques dizaines de kilomètres et que notre connaissance du manteau lithosphérique ne dépasse guère les 300 kilomètres. Quant au « vecteur de pénétration » qui servirait de sonde, il serait constitué d'une masse de fer en fusion de 10 000 mètres cubes, soit quelque 100 000 tonnes. Cette boule, ou plutôt ce « boulet de canon », s'enfoncerait, nous dit-on, à la vitesse de 18 km/h dans les entrailles de la Terre²...

Tout au long de l'histoire des conflits, la lance ou l'épée se sont heurtées au bouclier et la pluie des

1. Hervé Morin, « Une coulée de métal pour plonger au centre de la Terre », *Le Monde*, 17 mai 2003.

2. Denis Delbecq, *Libération*, 18 mai 2003.

flèches à l'armure des chevaliers, tout comme le boulet puis l'obus explosif ont démoli les murailles de l'enceinte des citadelles. Quant à la bombe, elle a contribué à enterrer la troupe dans des casemates de plus en plus profondes, et cela jusqu'à l'invention de l'arme atomique, dont les capacités de pénétration n'ont été jusqu'ici limitées que par la dissuasion et, surtout, par l'interdiction des essais atomiques.

Toutefois, depuis 2001, tout a changé puisqu'à la *radiation exterminatrice* de la bombe à neutrons, on vient de substituer la *puissance de pénétration*, non plus « tous azimuts » de l'espace aérien de la géostratégie, mais « toutes profondeurs », dans un manteau lithosphérique qui deviendrait ainsi l'ultime muraille mégalithique, le dernier sarcophage de l'humanité.

Ainsi, au *mur du temps* de Tchernobyl où la résistance architectonique du béton nous protège des radio-nucléides de l'an 1986, s'apprête-t-on à opposer demain la puissance *antitellurique* d'un boulet susceptible de perforer non seulement la résistance d'un vieux matériau de construction, le ciment armé, mais bien la résistance tectonique des plaques géologiques qui constituent la structure terrestre.

Au tellurisme du « grand volcan » et à ses ravages préhistoriques, l'homme de science du XXI^e siècle se prépare à opposer l'antitellurisme de l'atome militaro-géologique, faisant ainsi de l'énergie nucléaire *l'énergie à tout faire* d'une démiurgie fanatique, dont

la catastrophe soviétique avait pourtant signalé les colossaux dégâts écologiques.

Radio-activité de la contamination de l'avenir ou *radio-nocivité* d'une science sans conscience et qui n'est plus seulement « ruine de l'âme », mais ruine de l'espace-temps d'un matériau unique : celui de cette planète tellurique habitable ; ce « plein » qui nous protège pourtant du vide cosmique que certains prétendent conquérir, alors que d'autres, tout aussi résolus, s'apprêtent à en percer les mystères, jusqu'au centre de la Terre, sans se préoccuper des risques encourus.

« Les chercheurs en armement sont devenus les alchimistes modernes, travaillant dans le secret et jetant des sorts qui nous affectent tous, précise Solly Zuckerman. Ils ne sont peut-être jamais allés au combat, n'ont peut-être jamais subi les horreurs de la guerre, mais ils savent fabriquer les instruments de destruction¹. »

Depuis l'arsenal de Venise de l'ère galiléenne jusqu'aux laboratoires secrets de l'après-guerre froide, en passant par le *Manhattan Project* de Los Alamos, la science est devenue l'*arsenal des accidents majeurs*, la grande fabrique des catastrophes en attendant les cataclysmes de l'hyperterrorisme.

1. M. Rees, *Notre dernier siècle ?*, op. cit., p. 49. Solly Zuckerman, expert de longue date auprès du gouvernement britannique, dont on retrouve singulièrement la trace dans le livre de W.G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, tr. fr. P. Charbonneau, Actes Sud, 2004, p. 41.

« Qui songe à mal faire on l'appelle un maître en astuce », précisait le Livre des Proverbes. Que dire de cette astuce suprême qui consiste à détourner non seulement des avions, des véhicules de toutes sortes, mais à détourner le « grand véhicule », l'ensemble des connaissances, en physique comme en biologie ou en chimie, pour atteindre, enfin, la plus grande quantité de terreur possible ?

Toujours selon Martin Rees, depuis le milieu du siècle dernier, plus précisément encore depuis l'affaire des fusées de Cuba en 1962, le risque d'un désastre atomique mondial s'est élevé à 50 %. Désormais, à ce risque connu et souvent rabâché pour justifier la relance perpétuelle de la course aux armements, s'ajoute la menace grandissante, comme nous venons de le voir, de découvertes intempestives d'une ampleur qui dépasse toute rationalité.

Écoutons maintenant le récit imagé des démineurs de l'armée soviétique à propos de la période 1945-1950. « Notre unité n'allait pas être dissoute : nous allions déminer les champs, il fallait rendre la terre aux paysans. Pour tous la guerre était terminée, mais pour les démineurs elle continuait. Les herbes étaient hautes, tout avait poussé pendant la guerre, on avait du mal à se frayer un chemin, alors qu'il y avait des mines et des bombes partout autour de nous. Mais les gens avaient besoin de la terre et nous nous dépêchions. Chaque jour, des camarades mouraient. Chaque jour, il fallait enterrer quel-

qu'un¹ », expliquait une femme-soldat du Génie à Svetlana Alexievitch, témoin elle-même de l'accident nucléaire de 1986... Mais, à Tchernobyl, ce n'étaient plus les démineurs qui étaient sacrifiés, *c'était la Terre* ! Enterrer la terre, le théâtre de l'absurde n'aurait pas osé un tel pléonasme apocalyptique.

Actuellement, ce qui est miné, contaminé de toutes parts, c'est la science, l'ensemble de nos connaissances littéralement empoisonné par une « course aux armements de destruction massive » qui infeste nos savoirs et rendra demain, si nous n'y prenons garde, la science indisponible pour le bien.

Demain, après la Terre-Mère, faudra-t-il encore enterrer la « science », cette « sagesse » d'un savoir qui était, pourtant, le propre de l'*Homo Sapiens* ?

« On fait la guerre avec des armes, pas avec du poison », décrétaient les juristes romains. Concrétisant ce constat d'évidence, le secrétaire général de l'ONU, Sithu Thant, déclarait en juillet 1969 : « La notion d'hostilités impossibles à contrôler est incompatible avec la notion de sécurité militaire². »

On connaît la suite, avec le développement exponentiel de ces « armes » biologiques et chimiques qui menacent tout autant l'humanité que l'arme nucléaire.

1. Svetlana Alexievitch, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, tr. fr. G. Ackerman, P. Lequesne, Presses de la Renaissance, 2004, p. 393.

2. Jacqueline Giraud, « L'arme bactériologique : un boomerang », *L'Express*, 25 mars 1969.

S'appuyant sur des arguments purement militaires et non pas sur des considérations morales, le secrétaire de l'ONU concluait sur ces mots : « L'existence même de ces armes contribue à la tension internationale sans présenter, en contrepartie, des avantages militaires évidents¹. »

Quelque trente ans plus tard, la prophétie s'est réalisée avec cette hypertension terroriste qui pervertit totalement la politique internationale.

En effet, si la destruction massive est à la portée des exclus, la théorie de la dissuasion disparaît, et nous sommes à la merci de toutes les catastrophes ; catastrophes volontairement déclenchées par des groupes clandestins, ou, encore, « accidents majeurs », industriels ou autres.

Exemple oublié parmi d'autres, cette découverte faite à l'aéroport de Denver, par un député démocrate, d'un dépôt de 21 108 projectiles formés chacun d'une grappe de 76 bombes à gaz, le tout à la merci d'un incendie. Capacité de cet arsenal dissimulé : l'extermination de la population du globe².

Mais revenons en Russie, avec les aimables propositions faites aux jeunes victimes de la centrale de Tchernobyl : « Depuis 1995, un décret du gouvernement ukrainien offre des vacances au bord de la mer,

1. Dans *ibid.*

2. *Ibid.*

le long des côtes de Crimée, aux enfants de la zone contaminée. Magnétothérapie, aromathérapie, etc., la cure possède surtout le mérite de faire découvrir les joies de la plage aux enfants du dernier rivage¹. »

Pour égayer leur séjour estival, l'ancienne base navale de Kazachya, centre d'entraînement des dauphins porteurs de mines, a été reconvertie en cirque aquatique, en Marine-Land du Grand Soir.

« Dieu a sagement agi en plaçant la naissance avant la mort, sans cela que saurait-on de la vie ? », écrivait Alphonse Allais...

Depuis, cet humour dont Pierre Dac semblait abuser s'est retourné lui-même comme un gant. La cause, l'origine de la vie ou, plus exactement, de la survie de l'humanité, c'est la mort recherchée à outrance. Non plus la mort de l'autre, de l'ennemi ou d'un quelconque adversaire, mais la *mort de tous*, l'état suicidaire d'une destruction mutuelle assurée. Si ce n'est pas là le *théâtre du non-sens*, cela y ressemble furieusement, au point qu'il faudrait inverser l'aphorisme d'Alphonse Allais, en écrivant : « Le démon du non-sens a sagement agi en plaçant la fin de la vie avant son commencement, sinon que saurait-on de la non-vie ? »

1. Cf. Louis Morice à propos de l'émission *Thalassa*, « Escale en Crimée » (« Les damnés de l'atome », *Le Nouvel Observateur*, 14 mai 2004).

En effet, nous venons de le voir, le savoir en question aujourd'hui, dans les laboratoires de la recherche « progressiste », n'est plus seulement l'*externalisation*, la mise au point d'un chômage excentrique, mais l'*extermination*, la fin de tout, autrement dit la *vie à l'envers*.

Ainsi, peu à peu, la prescience de la fin a envahi la pensée scientifique, avant d'atteindre l'économie politique d'un monde globalisé.

C'est ici et maintenant que se trouve posée l'une des questions les plus controversées de l'histoire des savoirs : celle d'un possible DOPAGE de la culture technique, voire de la pensée scientifique dans son ensemble.

« Dopage » non plus des *performances* musculaires du corps de l'athlète entraîné malgré lui dans le délire d'une perfectibilité sans limites, mais de ces *connaissances* militaires en matière de puissance, d'instinct de mort ; la militarisation de la science aboutissant depuis peu à la ruine, non plus de l'âme, mais d'un esprit scientifique entraîné dans l'absurde perspective d'une suprématie du principe de mort, et cela depuis l'explosion de la bombe atomique jusqu'à la future bombe génétique, en passant par cette bombe de l'information qui aura favorisé toutes les déflagrations du sens commun.

Avec ces « jeux à partie nulle », Jeux olympiques en quelque sorte, d'un fatalisme affectant la pensée technoscientifique, nous comprenons plus aisément l'*acci-*

dent des connaissances qui complète aujourd'hui celui des substances, dans un monde désormais victime de la terreur, avec le consentement tacite de trop nombreux savants.

Comme l'expliquait Jean-Pierre Vernant, en août 2004 : « Le sport moderne est lié à l'idée d'un progrès indéfini dans les techniques du corps, dans les instruments dont peuvent se servir les différentes épreuves et dans la capacité humaine de se dépasser et d'améliorer toujours ses scores. »

Et de conclure, à propos des Jeux olympiques d'Athènes : « La notion de record n'a pas sa place dans l'ordre des olympiades. Il s'agit d'être vainqueur et non de faire mieux que ses prédécesseurs, non seulement parce qu'on n'a pas encore les moyens techniques de mesurer le temps de façon précise, mais parce qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir l'idée que le sport constitue une forme d'activité indéfiniment perfectionnée¹. »

De fait, le « progressisme » du Grand Mouvement popularisé au XIX^e siècle est lié à toutes les compétitions (politique, économique, culturelle) de l'ère de la modernité industrielle et jusqu'à cette concurrence effrénée, à la base du TURBO-CAPITALISME contemporain de la mondialisation.

D'où l'ampleur du phénomène de dopage et d'em-

1. Entretien de Jean-Pierre Vernant et Roger-Pol Droit dans *Le Monde*, 21 août 2004.

ballement du système économique mondial, en dehors des stades et jusque dans les officines, plus ou moins clandestines, des biotechnologies transgéniques. Comme l'indique un auteur s'inspirant très librement du concept de « désir mimétique » forgé par René Girard : « Avec la médiatisation des compétitions, l'emballement est incontrôlable. Si les adversaires étaient jusque-là de simples obstacles à la réalisation du "désir de victoire", ce sont les obstacles qu'ils représentent qui sont valorisés. Le "désir d'obstacle" devient prépondérant et c'est l'adversité et non plus l'adversaire qui est recherché¹. »

Et notre auteur de poursuivre, au sujet de cette condensation mimétique : « Dans ces conditions, le sport-spectacle s'orientera vers une mise en images reposant sur une dramaturgie inédite qui permettra de "carboniser" les adversaires. [...] Il est donc probable qu'en matière de dopage le pire est à venir. Si rien n'est fait, une sorte de désir pathologique va bientôt structurer le processus d'accès à la victoire, entraînant les adversaires vers leur propre destruction. »

Après les antiques « Jeux olympiques », les *jeux de survie* de l'humanité à l'ère de la dissuasion nucléaire ont amplifié démesurément cette pathologie mimétique. Mais ici, ce qui est en passe d'être « carbonisé », ou plus exactement vitrifié, ce n'est plus l'*adversaire* disparu à l'Est, c'est l'*adversité*, avec ces

1. Alain Loret, « Inéluctable dopage ? », *Le Monde*, 24 août 2004.

terroristes sans visage et sans rivage, disposés au suicide collectif.

Ne dit-on pas qu'aux États-Unis, depuis peu, des professeurs de droit théorisent le fait que « si la torture est le seul moyen pour éviter l'explosion d'une bombe atomique à Time Square, elle est licite ¹ ».

Après la dissuasion tous azimuts, l'agrandissement de la chambre de torture est donc à nouveau à l'ordre du jour, du dernier jour... En effet, si *tout est permis* pour empêcher la fin du monde, c'est *la fin de tout* !

La fin du droit, y compris du plus fort, supplantée par *le droit du plus fou* : il faut d'urgence réhabiliter les camps, tous les camps, non seulement celui de Guantanamo, mais ceux de Treblinka, d'Auschwitz et de Birkenau, pour préparer enfin ce qu'André Chouraqui dénommait hier : la SHOAH PLANÉTAIRE ².

1. William Bourdon, président de l'association Sherpa, « Forcément coupables », *Le Monde diplomatique*, septembre 2004.

2. Incarcérée à la prison d'Alderson (États-Unis), pour avoir pénétré dans une base de missiles nucléaires du Colorado en 2002, afin de manifester son opposition à la planification d'une attaque contre l'Irak, sœur Carol Gilbert, religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, a adressé ce message pour le troisième anniversaire du 11 septembre 2001 : « Que chacun manifeste le refus de la mort et agisse en faveur de la vie », *La Croix*, 8 septembre 2004.

La dromosphère

Il y a un quart de siècle, en 1978, l'Allemagne fédérale tentait une expérience révélatrice : *l'illimitation de vitesse sur autoroute*. Organisée conjointement par le gouvernement, les constructeurs et les clubs de l'automobile, cette série de tests et d'enquêtes diverses visait à dépasser l'ancienne analyse des causes de l'accident automobile. Mettant brusquement en avant des facteurs négligés : état des chaussées, conditions atmosphériques, etc., ces organismes privés et publics semblaient s'accorder tout à coup pour dénier à l'excès de vitesse une responsabilité directe.

Selon eux, la vitesse n'était pas la seule ni même la principale cause des accidents et de leur gravité, d'autres facteurs portaient une plus grande responsabilité dans l'hécatombe du transport automobile.

On s'en doute, l'argument de ce revirement était ailleurs. Selon les constructeurs allemands, « condamner des véhicules conçus pour circuler à 150 ou 200 km/h à ne se déplacer qu'à 130, *c'est condamner*

l'avance technique et donc la position de l'industrie allemande sur les marchés étrangers, ouvrant ainsi la porte au chômage ».

Devant ce plaidoyer, le gouvernement fédéral s'est décidé à « libérer l'autoroute ». Même s'il est recommandé aux conducteurs de ne pas dépasser le 130 km/h, les 200 ou 250 à l'heure ne seront plus sanctionnés, l'autodiscipline des automobilistes suffira...

Inquiets, les constructeurs français devaient, à l'époque, développer un argument complémentaire : « Sur autoroute comme en compétition, plus une voiture est faite pour rouler vite, plus elle est fiable. Qui peut le plus, peut le moins. »

Or, la concurrence sur les marchés étrangers, notamment aux États-Unis où les voitures allemandes se vendent très bien, ne joue pas sur la vitesse qui est strictement limitée, mais sur la fiabilité qui est fonction de la vitesse maximale, même si on l'utilise rarement. L'Allemagne ayant délibérément choisi « un peu plus de morts aujourd'hui et moins de chômeurs demain », *la concurrence*, déclaraient les constructeurs français, *nous pousse sur la même voie*.

On connaît la suite en matière de chômage de masse, en Allemagne comme en France et ailleurs... Ce qui, cependant, est révélateur de cette période, c'est l'acceptation que les victimes de la route soient aussi celles du progrès. Chaque automobiliste devenant, dès lors, une sorte de « pilote d'essai » des technologies de pointe, ceux qui risquent leur vie et celles

de leurs semblables savent qu'ils les risquent pour assurer la fiabilité du produit, la bonne marche de l'entreprise nationale, autrement dit la sécurité de l'emploi...

Puisque l'avancée de l'industrie automobile paraît assurée et garantie par l'excès de vitesse, risquer sa vie pour la sécurité de la vitesse équivaut à la risquer pour *la sécurité de l'emploi du temps*, et non plus, comme jadis, pour la patrie, pour *la défense de l'emploi de l'espace national*.

Avec cette forme pour le moins curieuse d'aménagement du temps, confirmée à la fois par la sécurité sociale et la sécurité civile qui comptabilisent dans une même rubrique l'*accident de travail* et l'*accident de trajet*, il ne s'agissait plus, comme par le passé, de masquer l'accident ou l'échec, mais bien de le rendre productif, psychologiquement parlant.

Procédé qui visait à instaurer une sorte de dérèglement des comportements qui annonçait déjà, après l'autorégulation des sociétés traditionnelles et la régulation des sociétés institutionnelles, la venue de cette *ère de la grande dérégulation* dans laquelle nous vivons actuellement.

À l'exemple du peuple russe appelé naguère au sacrifice pour assurer l'« avenir radieux » d'un communisme scientifique, le progrès technique des sociétés capitalistes serait indexé sur le sacrifice des consommateurs...

Étrangement, à cette époque pas si lointaine des années 1970, où le progrès technoscientifique était

assimilé au risque de la conduite d'un véhicule rapide, le gouvernement de Raymond Barre insistait, au lendemain de la catastrophe de Three Miles Island (1979), sur la nécessité d'accélérer la construction des centrales nucléaires françaises, allant ainsi dans le sens de cette perspective eschatologique.

Dès lors, fallait-il envisager sérieusement la montée d'un pouvoir officiellement cynique, voire purement sadique ? La venue d'un « État suicidaire », moins politique que transpolitique, et que la catastrophe de Tchernobyl devait bientôt illustrer avec l'implosion de l'Union soviétique ?

Il est maintenant utile de revenir sur une ancienne nouvelle d'Ursula Leguin : *Direction of the Road*, parue justement en France en 1978, sous le titre *Le Chêne et la Mort*¹.

Dans cette fiction, l'auteur donne la parole à un arbre plus que bicentenaire, qui grandit avec la croissance du galop des chevaux des diligences et, bientôt, avec l'accélération des voitures, jusqu'à l'accident fatal qui conclut ce récit à la première personne du végétal.

« Jadis, déclare ce chêne, ils n'étaient pas si exigeants. Jamais les chevaux ne nous faisaient aller plus vite qu'au galop, et encore c'était rare. Mais, aujourd'hui, l'automobile nous entraîne, moi, notre

1. Dans Jean-Pierre Andrevon, *Le Livre d'or de la science-fiction*, Pocket, 1984.

colline, le verger, les champs, le toit de la ferme, dans sa course d'est en ouest, ma vitesse est supérieure à celle du galop et jamais je ne m'étais déplacé aussi rapidement. À peine avais-je eu le temps de paraître gigantesque qu'il me fallait rapetisser. »

Prolongeant cette *vision dromoscopique*, notre chêne poursuit : « Mais avez-vous jamais songé à l'incroyable tour de force que réalise un arbre lorsqu'il lui faut, d'une part, s'agrandir simultanément à des vitesses légèrement différentes et, en même temps, rapetisser pour d'autres voitures allant en sens inverse ?

Minute après minute, heure après heure, il me faut maintenant devenir de plus en plus rapide : croître à toute vitesse, me dresser de toute ma hauteur et décroître aussi précipitamment, sans avoir le loisir d'en jouir, sans relâche... »

Et notre chêne vénérable, de s'instaurer « chêne de justice » : « Voilà donc cinquante à soixante ans que je m'érige en défenseur de l'ordre naturel et que j'entretiens les créatures humaines dans leur illusion d'aller quelque part. Mais il m'est arrivé une chose épouvantable contre laquelle je tiens à élever une protestation solennelle. Je veux bien aller dans deux directions à la fois. Je veux bien croître et décroître simultanément. Je veux bien me mouvoir, même à des vitesses déplaisantes pour un arbre. Je suis prêt à continuer de faire tout cela jusqu'au jour où l'on m'abattra, c'est là mon sort. Mais ce que je refuse avec la dernière énergie, c'est d'être rendu éternel. »

Suit alors la description détaillée de l'accident où un conducteur vient percuter le chêne : « *Je l'avais tué sur le coup. Je ne pouvais pas ne pas le tuer* », reconnaît l'arbre. « Ce contre quoi je m'élève, c'est ceci : alors que je bondissais sur lui, il m'a vu. Il a enfin levé les yeux. Il m'a vu comme jamais encore je n'ai été vu, même par un enfant, même au temps où les gens regardaient encore autour d'eux. Il m'a vu tout entier et peut-être suis-je la seule chose qu'il ait jamais vue... Il m'a vu sous les espèces de l'éternité et il est mort au moment où sa vision était faussée. »

Comme l'explique, pour conclure, notre chêne philosophe : « Cela m'est insupportable. Je ne puis me faire le complice d'une telle illusion. Les créatures humaines ne veulent pas comprendre la relativité, fort bien, mais qu'elles comprennent au moins la relation. Il est injuste de m'imposer non seulement le rôle de tueur, mais celui de la mort. Car je ne suis pas la mort. *Je suis la vie.* »

Exhumer ce texte vieux de plus d'un quart de siècle peut aujourd'hui sembler anachronique, mais c'est une erreur ou, plutôt, une illusion d'optique de l'accélération du réel.

En effet, si au début du siècle dernier, trois millions de platanes, d'érables et de peupliers bordaient encore nos routes, il n'en reste plus que 400 000, tenus pour responsables de 750 morts par an¹. À la

1. Benoît Hopquin, « L'arbre qui tue », *Le Monde*, 13 avril 2004.

fatalité qui prévalait il y a encore un demi-siècle, a succédé le principe de responsabilité collective. Est alors né le concept de « *la route qui ne pardonne pas* ».

Dans les services de l'Équipement, les statisticiens ont calculé qu'il y avait quatre fois plus de risques de mourir dans un accident contre un arbre que dans tout autre type d'accident.

Selon leur expression, les magnifiques frondaisons végétales sont devenues un GISEMENT POTENTIEL EN MATIÈRE DE VIES HUMAINES, d'où leur sacrifice, ordonné par la circulaire de 1970, prônant *leur éradication systématique*.

En 2001, le ministre de l'Agriculture, Jean Glavany, fustigeait encore les platanes comme des DANGERS PUBLICS.

Bien sûr, certaines personnes osent affirmer que « ce ne sont pas les platanes qui traversent devant les voitures », mais que répondre à ceux qui vont jusqu'à rappeler l'abolition de la peine de mort pour justifier l'abattage des *obstacles latéraux*, facteurs aggravants de tout accident de la route ? Certes, disent-ils, « tout conducteur doit rester maître de son véhicule. Mais, tout de même, la mort est une punition trop lourde ».

Tout est dit entre la fiction d'hier et la réalité accélérée d'aujourd'hui, la différence a cessé et, avec elle, toute raison. Aveu d'impuissance, un conseiller général devait même déclarer : « Que voulez-vous, on n'arrivera jamais à les faire ralentir ! »

La vitesse supprimant non seulement la *relation*, comme l'expliquait si bien Ursula Leguin, mais aussi la *raison*, voilà qui devrait enfin révéler l'importance de l'accident de la pensée contemporaine, autrement dit : *l'accident de la circulation des connaissances* entre l'« être » et le « lieu », ce milieu de vie qui comprend non seulement le domaine animal – celui du mouvement de l'être – mais le domaine végétal et le minéral, c'est-à-dire ceux de la stabilité, de la fixité et, finalement, de la persistance des sites.

À quand la suppression des collines, des falaises, l'arasement définitif du relief du monde ?

À quand l'élimination des vagues de haute mer, de cet ensemble d'obstacles collatéraux qui freinent encore l'accélération du progrès technique ?

Lorsqu'on se cogne à une table, faut-il la supprimer ou apprendre à l'éviter ?...

Depuis que nous avons, semble-t-il, effacé les distances, il reste à supprimer la résistance des matériaux, des éléments lithosphériques et hydrosphériques.

Comme nous avons su hier dépasser l'ensemble des éléments atmosphériques, grâce à la vitesse de libération de la gravité, de la pesanteur terrestre, il faut maintenant éliminer ce qui subsiste encore d'opposition matérielle à l'avancement, à la *course dromosphérique* des appareils automoteurs.

Après les canuts de Lyon ou les luddites anglais brisant les machines, voici donc venu le temps de ces MOTORISTES adeptes de l'abattage systématique des

frondaisons, de leurs ombrages, supplanté par la climatisation des véhicules... À quand la suppression des quatre saisons et leur remplacement par l'unique climat tempéré d'une climatisation planétaire généralisée ? À quand la mise sous globe, ou plutôt sous séquestre, de l'atmosphère météorologique, grâce à cette sphère ou, plus exactement, à cette DROMOSPHERE de la course d'un progrès qui n'est autre qu'une inflation du troisième type, moins économique qu'eschatologique, puisque l'accélération de la réalité y supprime définitivement toute accumulation historique ?

« À force de vouloir posséder, nous sommes nous-mêmes devenus possédés », constatait déjà Victor Hugo il y a deux siècles.

Inutile de chercher plus loin l'origine de cette hyperviolence qui déferle aujourd'hui sur le monde, puisque la vitesse est devenue la quintessence même de cette violence, supprimant un à un tout repère, non seulement « temporel », mais encore toute limite factuelle.

Prenons l'exemple de la statique et de la résistance des matériaux qui sont à la base de toute construction : depuis le siècle dernier, par exemple, *nous allons de plus en plus vite pour réaliser du durable*, celui de ces constructions, de ces édifices de très longue durée qui conditionnent la permanence et la stabilité de nos sociétés.

Ainsi que l'exprimait un architecte après l'effondrement du terminal de Roissy en mai 2004 : « Les chantiers doivent aller de plus en plus vite, les performances techniques doivent être de plus en plus pointues, à la limite extrême de la complexité. *On peut même parler d'une "idéologie de la vitesse" et de la performance.* »

Non, cher confrère, il ne s'agit même plus d'idéologie passagère comme au début de l'ère industrielle, mais de DROMOLOGIE, et c'est pire, puisque cette dernière conditionne l'ensemble des civilisations techniques, ainsi que l'évoquait Marc Bloch.

À ce sujet, il conviendrait peut-être de déplacer la notion de *surréalisme*, héritière des domaines artistique et littéraire, pour l'appliquer au champ politique, comme le fait, par exemple, la danseuse Sylvie Guilhem lorsqu'elle déclare : « Il faut danser, il ne faut pas *surdanser* », autrement dit se satisfaire exclusivement des seules prouesses chorégraphiques.

De fait, dès que ces prouesses, ces performances techniques, scientifiques ou industrielles, sont intégralement conditionnées par l'accélération du réel, on peut tout aussi bien SUR-CONSTRUIRE que SUR-DÉTRUIRE... D'où cette généralisation tous azimuts d'une SURVEILLANCE qui surpasse l'« état de veille » de ce temps pas si lointain où « les gens regardaient encore autour d'eux », dont nous parlait si utilement Ursula Leguin, en attendant demain ou après-demain, cette SUR-HUMANITÉ que nous préparent les apôtres du Progrès, dans le secret des laboratoires de la genèse transgénique.

« Les hommes s'affligent des effets, mais s'accommodent des causes », écrivait Bossuet. Paraphrasant, en écho, un autre géant de l'écriture critique, on pourrait même ajouter : « Si la science ne veut pas de ses effets, l'ignorance la prendra¹. »

Aujourd'hui, singulièrement, la sphère de l'accélération de la réalité tend à inverser le principe de responsabilité.

Avec l'arbre qui tue, la réalité de la culpabilité est transférée du coupable à l'innocent, à l'innocence d'une *fixité végétale* qui vient faire obstacle à l'*automobilité d'un véhicule* dont le plus souvent, désormais, la conduite est assistée...

Ici, la dromoscopie – ce phénomène optique de défilement qui inverse le sens des abords de la route, avec ses arbres *qui ont l'air* de se précipiter sur le pare-brise avant de disparaître dans la lunette arrière alors qu'*en réalité* c'est l'inverse qui se produit – atteint l'ensemble de nos perceptions et trouble notre jugement, au point que la victime devient, soudain, le coupable désigné.

Étrangement, d'ailleurs, ce phénomène de transfert dromoscopique vient affecter aujourd'hui notre système juridique sans que cela inquiète, outre mesure, l'autorité : je veux parler de ce transfert de culpabilité qui bouleverse nombre de procès en cour d'assises, où la victime du fait divers devient subtilement le

1. V. Hugo, *Choses vues*, *op. cit.*

coupable... Cette permutation est, sans doute, une conséquence indirecte de la trop grande mobilité des points de vue dans l'incessante accélération de nos comportements sociaux.

Il suffit d'observer, par exemple, ce qui se passe dans l'entreprise soumise à la globalisation économique : dès qu'un problème sérieux se pose au patronat, on transfère, on délocalise, et plus la situation commerciale paraît délicate, plus on tend à agir au plus vite... et cela jusqu'à l'externalisation qui retourne la vie des sociétés comme un gant.

En fait, si la perception éclipse à ce point la réalité du moment, c'est parce qu'il n'y a plus d'INTERMÉDIATION, plus de délais, plus d'intervalles d'interposition.

Réduisant à rien l'espace-temps de nos actions, de nos interactions, l'accélération inverse soudain la réalité des faits. Aussi, la dromosphère provoque-t-elle partout à la fois *un illusoire retournement de nos savoirs et de nos connaissances acquises*, où la compression temporelle de nos activités illustre très précisément ce qu'Aristote dénommait l'« accident des accidents ».

Par exemple, ce qui se produit dans l'accélération de l'automobilité *où ce qui demeure paraît fuir*, alors que l'intérieur du véhicule semble immobile, se reproduit aujourd'hui dans la perception médiatique de l'actualité télévisée.

Ce que j'avais nommé il y a vingt ans DROMOSCOPIE ¹

1. P. Virilio, *L'Horizon négatif*, Galilée, 1984.

s'applique désormais à l'ensemble de nos acquis, de nos connaissances, fruits d'une époque lointaine et si lente que ces acquis semblent s'enfuir à leur tour, discrédités par la course folle des événements contemporains.

D'où cette inertie du temps présent, dénommée PRÉSENTISME, qui n'est autre que l'illusion de l'accélération des communications, le télescopage d'une *télé-objectivité* passagère qui tend à remplacer l'objectivité avérée, de la même manière que l'illusion dromoscopique de l'automobile trouble et perturbe gravement les abords de sa course, faisant paraître mobile l'immobilité de l'environnement, en donnant au passager du véhicule le confort d'une fixité sur place dont seul l'accident de parcours le fera s'évader, la collision frontale rétablissant soudain la vérité des faits.

Ici, la fixité de l'obstacle surgit tel un juge de paix du déplacement de perspective, et l'arbre ou le mur n'y sont jamais que les figures de ce que représente plus loin *l'obstacle de la finitude géophysique* d'un habitat unique, pour une espèce animale tout autant « terrienne » qu'« humaine », ce qu'aucun génie transgénique ne nous fera quitter, malgré les délires post-modernes d'un espace virtuel, *sixième continent de substitution* pour un néocolonialisme tout aussi illusoire finalement que l'était au cours des années 1960 la conquête de l'espace astrophysique par les adeptes des « vols habités » de la NASA.

En effet, de quelle *illusion astronautique* étaient hier porteuses les missions lunaires ? De quelles conquêtes,

de quelles « retombées » s'agissait-il alors, sinon de celles d'un espace indéfiniment *parcourable* mais *inhabitable* !

Autrement dit d'un vide cosmique sans rapport avec l'espace biosphérique, où ce qui est parcourable est simultanément habitable, où circulation et installation sont un même « logis ».

Privilégier aussi indûment les performances exotiques au détriment de toute « demeure », voilà bien un acte insensé, une action de déterritorialisation panique, que seul « l'équilibre de la terreur » entre l'Est et l'Ouest pouvait provoquer, devant les probabilités d'un conflit atomique *rendant la Terre définitivement impropre à la vie*.

Ainsi, cette soi-disant « conquête spatiale » n'aurait-elle été que la confirmation du constat de Bossuet, la cause de ce progrès « exotique » n'étant jamais que l'effet de la dissuasion terroriste entre communisme et capitalisme. Comme l'expliquait récemment un officier de marine : « Une manœuvre militaire réussie n'est-elle pas une catastrophe évitée de justesse ? »

S'il n'y a jamais d'acquis sans perte, et si donc le progrès technique n'est qu'un *sacrifice consenti*, la preuve nous en est apportée une fois de plus par le lancement de l'astronautique intersidérale, au cours des années de la guerre froide.

À cette époque de l'histoire qui voit la menace des fusées soviétiques de Cuba (1962) mettre en péril l'équilibre si précaire entre les grands blocs, la planète

Terre affronte un risque majeur où, selon l'astrophysicien Martin Rees, « les chances de survie des humains sur la Terre ne dépassent pas cinquante pour cent ¹ ».

Ce que confirmera l'historien Arthur Schlesinger, ancien conseiller du président John Kennedy, déclarant dans ses Mémoires : « La crise des missiles fut non seulement le moment le plus dangereux de la guerre froide, mais le plus dangereux de l'histoire de l'humanité ². »

La voilà donc, la manœuvre réussie : la conquête spatiale résultant de la catastrophe évitée de justesse du sacrifice de la planète, dans le duel entre l'Est et l'Ouest !!! Étrangement, cette manœuvre « militaire » semble aujourd'hui relancée, puisque le Pentagone activait, durant l'été 2004, l'installation des premières fusées du futur « bouclier antimissiles », espérant que celles-ci soient en place pour l'élection présidentielle du 2 novembre, et cela sans qu'aucune expérience concluante ait permis de vérifier l'efficacité de ce système. De même, le président sortant George W. Bush n'infléchit pas, dans son programme électoral, la direction définie au début de l'année en matière d'astronautique. Ainsi, après l'achèvement de la station spatiale ISS, un nouvel engin devrait effectuer sa première mission habitée en 2014, avant de ramener les Amé-

1. M. Rees, *Notre dernier siècle ?*, *op. cit.*

2. *Ibid.*

ricains sur la Lune, entre 2015 et 2020. Quant à son adversaire démocrate, John Kerry, il critique ouvertement ces objectifs inutilement coûteux et ne fixe ni but ni calendrier, en matière d'exploration spatiale¹.

Annonciateur du renversement de perspective, Nietzsche écrivait : « Aimez votre lointain comme vous-même. »

Aux États-Unis, cette projection azimutale semble aujourd'hui remise à l'honneur avec cette maxime : « Pour anéantir le proche ennemi, il faut d'abord frapper celui qui est au loin². » Frappe préemptive à la fin de la guerre froide ou guerre préventive contre le terrorisme, une même logique « transhorizon » est à l'œuvre depuis longtemps.

Logique dromologique d'une course à la suprématie « tous azimuts », qui fait disparaître le proche au profit du lointain, de tous les lointains, de tous les exotismes, autrement dit de tous les exodes !

Course au-delà du Bien et du Mal qui nie *tous les en-deçà* et aboutit, pour finir, à ce retournement topologique où le GLOBAL représente désormais l'*intérieurité* d'un monde fini, et le LOCAL, l'*extériorité*, la

1. « La recherche selon Bush et Kerry », *Le Monde*, 17 septembre 2004.

2. Entretien avec Jonathan Randal dans *Sud-Ouest Dimanche*, 12 septembre 2004.

grande banlieue d'une histoire sans géographie – CHRONOSPHERE du temps présent, du « temps réel », qui succède à la GÉOSPHERE de l'espace de la vie.

C'est là, il faut bien le reconnaître, la conclusion de la sage sentence de Bossuet : « Les hommes s'affligent des effets, mais s'accommodent des causes. » Avec toutefois une précision : ce sont les « faibles » qui s'affligent des désastres du progrès technique et les « puissants » qui s'accommodent le plus aisément des causes.

Exclus, exilés de toutes parts, pour qui la forclusion mondialiste aboutit à une exclusion également tous azimuts. Sans reparler, ici, des grandes migrations transcontinentales de la misère.

Que dire, par exemple, de ces vieux retraités qui ne cessent de voyager autour du monde, pour tenter de *tout voir* avant de le quitter, alors que nul ne s'afflige de ces jeunes désœuvrés qui ont déjà *tout vu* avant de commencer à exister ?

Finalement, la pression progressiste de la DROMOSPHERE n'est qu'une fuite en avant qui conduit à cette EXTERNALISATION qui n'est jamais que la dénomination postmoderne de l'EXTERMINATION. Révélation d'une finitude où, la globalité disqualifiant toute localité, la *schöne Totalität* de Hegel apparaît sans maquillage.

Après deux millénaires d'expériences et d'échecs, d'accidents en tous genres, le troisième millénaire inaugure, avec la globalisation, le *paradoxe de l'échec*

du succès puisque c'est la réussite du Progrès qui provoque les désastres. Accident intégral d'une science désormais privée de conscience, dont l'arrogante victoire efface jusqu'au souvenir de ses anciens bienfaits.

Événement majeur d'une longue histoire des connaissances où la mondialisation à la fois révèle et masque aussitôt le caractère tragique.

Dès lors, ce n'est pas tant l'erreur, la défaillance, ni même la catastrophe de grande ampleur qui clôt l'essor des savoirs, mais l'excès même de leurs performances confrontées aux limites d'une étroite planète. Comme si, au cours du siècle passé, la promotion du progrès technoscientifique avait *dopé la science*, comme certains produits prohibés, le corps de l'athlète. Ce n'est donc plus ici la faiblesse congénitale des savoirs qui est la limite, mais bien la puissance d'une science devenue « hyperpuissance », dans cette course à la mort que représentait, il n'y a pas si longtemps, avec la *course aux armements*, la militarisation de la science.

Limite indépassable celle-là, puisqu'elle est le fruit d'un succès grandissant que nul ne conteste vraiment, mais qui effondre des connaissances fondées, hier encore, sur l'humilité d'un savoir expérimental, *savoir mineur* des origines de la raison scientifique, devenu *majeur* par l'ampleur démesurée de ses effets, de ses conséquences paniques.

Là encore, l'exemple du dopage sportif est utile, semble-t-il, à la démonstration : que vaut, en effet, un progrès qui non seulement dénature mais exter-

mine littéralement celui ou ceux qui en sont, dit-on, les « bénéficiaires » ?

Désastre d'un progrès communicatif que les limites du monde ne supportent désormais pas plus que l'ensemble des vivants... En fait, et contrairement aux échecs du savoir expérimental, les désastres du progrès ne peuvent plus être surmontés comme le furent, dans le passé, les défaillances d'une connaissance toute nouvelle, à cet âge pas si lointain cependant, où la modestie du génie alliait encore « science » et « philosophie »¹.

Mais revenons sur le phénomène de l'accélération du réel, si sensible aujourd'hui dans le renversement de perspective de la politique étrangère des nations.

Depuis une décennie tout au plus, les États-Unis ressentent les conflits interétatiques comme des *guerres intestines*, avec des États plus ou moins *voyous*... Mais dans ce monde extraverti, la projection rapide de leurs forces armées les trompe et les abuse singulièrement sur la réalité de leur hégémonie.

1. Dans une lettre à Jean Paulhan datant de 1943, Antonin Artaud écrivait : « Plus le temps avance, plus nous nous éloignons de la mesure TEMPS et de sa notion, comme d'ailleurs de celle de l'espace, et plus nos consciences se rapprochent de l'infini et de l'éternel, en bref de cette vie unitive et contemplative où tous les grands mystiques et tous les saints ont communiqué avec Dieu. » *Œuvres*, Gallimard, 2004.

De même que l'accommodation oculaire est fonction de la rapidité d'avancement du conducteur automobile, le *point optique* se dilatant au loin selon l'accélération de son véhicule, de même aujourd'hui *la perception géostratégique de l'hyperpuissance américaine se transfère au-delà des limites des Nations unies, pour épouser la courbure du Globe.*

La DROMOSPHERE n'est donc plus pour eux une métaphore du progrès, mais un fait avéré de leur perception géopolitique où les retournements topologiques deviennent de plus en plus fréquents.

Récemment, un homme d'esprit se posait cette question : « Comment la société américaine, si riche, si multiculturelle, peut-elle avoir une projection aussi monolithique à l'extérieur ? On parle beaucoup d'un empire américain, mais c'est un empire barricadé. *Les Américains sont dans des bunkers*¹. »

La réponse est pourtant simple, simpliste même. Ce monolithisme n'est plus celui d'un pouvoir « totalitaire » comparable à ceux d'un passé récent, c'est celui de la clôture définitive, de la forclusion du monde.

Cette perception « globalitaire » est donc bien celle de la DROMOSPHERE épousant étroitement l'ultime courbure de l'astre terrestre et, ici, la dromoscopie atteint son apogée puisqu'elle n'a plus pour horizon cette *ligne* qui séparait le ciel et la terre, mais unique-

1. Henri Laurens, dans un entretien avec José Garçon et J.-P. Perrin, *Libération*, 2004.

ment la courbure géodésique qui distingue le plein du vide. La plénitude « biosphérique », de cette finitude « exosphérique », ce milieu intersidéral qui conditionne jusqu'au volume terrestre, puisque « toute limite vient de l'extérieur » et que la forme sphérique des objets célestes vient de leur perpétuel mouvement, autrement dit de leur rotation plus ou moins rapide.

En présence de ce BIG-BANG dont nul ne semble s'inquiéter, le fameux *bunker monolithique* n'est jamais qu'un cloître : celui de l'histoire.

Parvenue à la perfection de sa circulation orbitale, la dromosphère met ainsi fin à l'ère des *révolutions* politiques pour entrouvrir la boîte de Pandore des *révélations* transpolitiques. C'est peut-être là l'essentiel de l'intuition d'André Malraux, à propos du XXI^e siècle.

En guise de confirmation de ce « tellurisme historique », écoutons Thomas Ferenczi, dans un éditorial consacré à l'élargissement de la Communauté européenne : « L'Europe, c'est aussi de la politique intérieure. Dès lors que la politique européenne et les politiques nationales sont de plus en plus imbriquées, peut-on valablement les séparer au moment de voter, sans aller jusqu'à opposer, au risque de la caricature, une Europe de gauche à une Europe de droite ? N'est-on pas en droit d'attendre une certaine continuité ? » Et de conclure : « Ce qui est en jeu dans ces controverses, c'est la politique française dans sa dimension européenne¹. »

1. Thomas Ferenczi, « Analyse 2004 », *Le Monde*.

Ce que ne perçoit pas notre éditorialiste, c'est « la crise de la notion de dimension ¹ ». La crise de *ces dimensions entières*, à la fois géométriques et géopolitiques, qui débouche aujourd'hui sur *la fractalisation du concept d'identité* (nationale, communautaire) et donc sur cet « espace critique » où plus rien n'est entier, hormis cette sphère « astropolitique » que nul n'ose concevoir, sinon le Petit Prince ! C'est cela, finalement, l'ère des révélations qui succède à celle des révolutions rotatives épuisées, que le siècle passé a littéralement exterminées par l'excès de son « progressisme » accéléré.

Dans un entretien prophétique, Alain Rousset, le président des régions de France, déclarait : « La société est inquiète, n'arrive plus à se projeter dans l'avenir, à imaginer que demain peut être meilleur qu'aujourd'hui. Nous avons besoin de réflexion pour retrouver l'idée de progrès. Celle-ci est l'une de celles qui sont le plus liées à la gauche, au même titre que la justice ². »

Il ne s'agit évidemment pas ici, on s'en doute, de la seule gauche parlementaire, car l'obstacle de la finitude dépasse de très loin la démocratie des assemblées politiques. Dans le jargon des Ponts et Chaussées par exemple, les arbres, les murs antibruits ou encore les glissières de sécurité sur les autoroutes sont couram-

1. P. Virilio, *L'Espace critique*, Christian Bourgois, 1984.

2. *Sud Ouest*, automne 2004.

ment dénommés OBSTACLES LATÉRAUX... Que dire de l'*obstacle frontal* celui-là, que constitue la courbure géodésique, pour ceux qui prétendent encore « aller dans le sens de l'histoire » ?

Ces tenants d'un matérialisme historique qui fait fi d'un matérialisme géophysique, tellement évident. Internationalisme prolétarien hier, ou turbo-capitalisme du marché unique aujourd'hui, *il arrive un jour où l'astre ne supporte plus le désastre du progrès*, ce DOMMAGE COLLATÉRAL qui résulte, nous l'avons vu tout au long de cet ouvrage, de l'accélération non seulement de l'histoire de l'humanité, mais de toute réalité.

En effet, et pour la première fois peut-être de manière aussi sensible, pour tout un chacun, *le périmètre de vie est strictement délimité par le vide*.

À l'ancienne plénitude biosphérique succède, dès maintenant, cet horizon négatif qui définit à la fois monde et outre-monde.

« Dehors, c'est toujours dedans », prétendaient les architectes d'une modernité hier triomphante. Désormais, dehors c'est l'exode, l'exosphère d'un espace impropre à la vie.

En guise de confirmation de ce constat de carence, observons la recherche astronomique d'*exoplanètes* n'appartenant plus au système solaire. Planète tellurique, comme on dit pour signaler un astre de type terrestre, *à la fois petit et solide*.

Quête difficile, puisque aucune planète extrasolaire susceptible d'abriter la vie n'a encore été repérée,

toutes celles que l'on a jusqu'ici répertoriées n'étant jamais que de gigantesques bulles de gaz trop brûlant pour favoriser la chimie nécessaire à l'apparition d'une zone d'habitabilité propice à la vie¹.

Malgré cela, l'*Astrophysical Journal* annonçait, à la fin du mois d'août 2004, que des chercheurs américains venaient tout juste d'en découvrir !

Mais on devait apprendre par la suite que ces trois planètes exotiques possédaient une masse de quatorze à vingt fois supérieure à celle de notre vieille Terre. Une fois de plus, dans cette course à la SUPER-TERRE, les États-Unis tentaient de relancer le vieux mythe de la « frontière », ce Far-West non plus « transhorizon » des pionniers de la transhumance à tout prix, mais celui d'une transhumanité s'exilant vers une terre plus vaste, terre promise pour un nouveau « Nouveau Monde », non plus à l'ouest d'un continent, mais au-dessus de nos têtes, au firmament !

Après l'effondrement, en 2001, de la *skyline* new-yorkaise, il fallait d'urgence trouver autre chose pour prolonger encore et encore le rêve américain, le mythe de la destinée manifeste des États-Unis. Le prédicateur Billy Graham l'exprimait clairement dans son sermon du 14 septembre 2001 : « Maintenant, nous avons un choix : ou implorer et nous désintégrer émotionnellement et spirituellement en tant que peuple

1. Philippe Pajot, « Terres géantes d'autres soleils », *Le Monde*, 3 septembre 2004.

et en tant que nation ; ou choisir de devenir plus forts au travers de ces difficultés et reconstruire sur une solide fondation ¹. »

Après l'Union soviétique, les États-Unis vont-ils à leur tour implorer et se désintégrer sous nos yeux comme les Twin Towers ?

Ou bien allons-nous assister à la refondation exotique, non seulement de l'Amérique, mais des Nations unies ?...

En bout de piste, l'humanité va-t-elle, pour finir, décoller, devenir un objet volant non identifié, comme le laissent entendre les adeptes du *New Age* ou les sectes survivalistes qui pullulent aux États-Unis ?

Si la globalisation n'est certes pas la fin du monde, elle s'apparente toutefois à une sorte de *voyage au centre de la Terre*, dans ce centre du temps réel qui remplace si dangereusement le *centre du monde*, cet espace, bien réel celui-là, qui ménageait encore des intervalles et des délais pour l'action – avant l'âge d'une interaction généralisée.

Tout tout de suite ! Tel est l'adage délirant des temps hypermodernes, de cet hypercentre d'une compression temporelle où tout s'emboutit, se télescope sans cesse sous la formidable pression des télécommunications, dans cette proximité « téléobjective » qui n'a de concret que son hystérie communicative.

1. Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison Blanche*, Le Seuil, 2004.

Souvenons-nous : trop de lumière et c'est l'aveuglement, la cécité ; trop de justice et c'est l'injustice ; trop de vitesse, de vitesse de la lumière et c'est l'inertie, l'*inertie polaire*.

Après le constat ancien de l'incidence de la pression atmosphérique sur la météorologie, ne conviendrait-il pas de repérer, enfin, les ravages d'une *pression dromosphérique* celle-là, non seulement sur l'histoire et sa géographie, mais sur l'économie politique d'une démocratie désormais soumise à la DROMOCRATIE des machines, machines de production d'une destruction systématique, qui ne fait plus qu'une avec la machine de guerre¹ ?

En guise d'illustration de ce délire, citons une dernière anecdote. Aux États-Unis, depuis peu, on met la planète en bocal : issue d'une ancienne recherche de la NASA, l'ÉCOSPHÈRE est une version simplifiée de notre écosystème, mais également le dernier gadget, la toute dernière folie en matière de décoration d'intérieur. Enfermée dans une bulle de verre, cette maquette d'atmosphère a une durée de vie de deux ans. Illusion d'optique, son acquéreur devient le maître d'un univers en modèle réduit.

1. Par exemple, avec les *traders* en quête de rapides plus-values, les capitaux font plusieurs fois le tour de la planète, dans la même journée. Warren Buffett (deuxième fortune mondiale) compare les instruments financiers qui permettent de tels profits à « des armes de destruction massive ». Cf. *Le Journal du Dimanche*, 3 octobre 2004.

Bibliographie

- ALEXIEVITCH Svetlana, *La Supplication*, tr. fr. G. Ackerman, P. Lorrain, Lattès, 1998.
- ALEXIEVITCH Svetlana, *La Guerre n'a pas un visage de femme*, tr. fr. G. Ackerman, P. Lequesne, Presses de la Renaissance, 2004.
- ANTELME Robert, *L'Espèce humaine*, Gallimard, 1979.
- ARENDT Hannah, *Les Origines du totalitarisme*, tr. fr. M. Pouteu, M. Leiris, J.-L. Bourget, R. Daivreu, P. Lévy, A. Guérin, Gallimard, 2002.
- ARISTOTE, *Physique*, IV, Flammarion, 2000.
- ATLAN Henri, *La Science est-elle inhumaine ?*, Bayard, 2002.
- ATTALI Jacques, *Économie de l'Apocalypse*, Fayard, 1995.
- BLANCHOT Maurice, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969.
- CRAMER Ben, *Le Nucléaire dans tous ses États*, Alias etc., 2002.
- DUPUY Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé*, Le Seuil, 2002.
- ELLUL Jacques, *Le Bluff technologique*, Hachette, 1988.
- FELICE (de) Philippe, *Foules en délire, extases collectives*, Albin Michel, 1947.
- FREUD Sigmund, *Malaise dans la culture*, PUF, 1994.
- FRIANG Brigitte, *Regarde-toi qui meurs*, Le Félin, 1997.
- FRIEDRICH Jörg, *L'Incendie*, De Fallois, 2004.
- GIMPEL Jean, *La Fin de l'avenir*, Le Seuil, 1992.
- HATCHUEL Armand, dans Fabienne Goux-Baudiment, Édith Heurgon, Josée Landrieu (dir.), *Expertise, débat public*, L'Aube, 2001.
- HEISENBERG Werner, *Physique et Philosophie*, tr. fr. J. Hadamard, Albin Michel, 1961.
- HUGO Victor, *Choses vues*, Gallimard, 2002.

- JONAS Hans, *Le Principe responsabilité*, tr. fr. J. Greisch, Flammarion, 1998.
- KRAUS Karl, *Cette Grande Époque*, tr. fr. E. Kaufholtz-Messmer, Rivages, 1990.
- LAGADEC Patrick, *La Civilisation du risque*, Le Seuil, 1981.
- MAURIÈS Patrick, *Cabinets de curiosité*, Gallimard, 2002.
- MONOD Théodore, *Sortie de secours*, Seghers, 1991.
- MOREL Christian, *Les Décisions absurdes*, Gallimard, 2002.
- NIETZSCHE Friedrich, *Naissance de la tragédie*, Denoël-Gonthier, 1964.
- PICON Antoine (dir.), *La Ville et la Guerre*, Éditions de l'Imprimeur, 1996.
- POLIAKOV Léon, *La Causalité diabolique 1. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, 1980.
- RAUSCHNING Hermann, *La Révolution du nihilisme*, Gallimard, 1939.
- REES Martin, *Notre dernier siècle ?*, Lattès, 2004.
- SEBALD Winfried Georg, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, tr. fr. P. Charbonneau, Actes Sud, 2004.
- STIGLITZ Joseph E., *La Grande Désillusion*, Fayard, 2002.
- VALÉRY Paul, *La Crise de l'intelligence*, dans *Cahiers (1894-1914)*, vol. I, Gallimard, 1987.
- VAUCLAIR Sylvie, *La Chanson du soleil*, Albin Michel, 2002.
- VIÉ LE SAGE Renaud, *La Terre en otage : gérer les risques naturels majeurs ?*, Le Seuil, 1989.
- VIRILIO Paul, *Cybermonde. La politique du pire*, entretien avec Philippe Petit, Textuel, 1996.
- VIRILIO Paul, *Un paysage d'événements*, Galilée, 1996.
- VIRILIO Paul, *Ce qui arrive*, Galilée, 2002.
- VIRILIO Paul, *Ce qui arrive*, catalogue de l'exposition de la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Actes Sud, 2002.
- WELLS Herbert George, *La Guerre dans les airs*, tr. fr. H.-D. Davray, B. Kosakiewicz, Gallimard, 1984.
- WIENER Norbert, *God et Golem*, Éditions de l'Éclat, 2001.
- Dossier « Accident, catastrophe », *Confrontations*, n° 7, 1982.

Table

PREMIÈRE PARTIE

Avertissement.....	15
L'invention des accidents	25
La thèse de l'accident.....	35
Le musée des accidents	47
L'avenir de l'accident.....	59
L'horizon d'attente.....	69
La quantité inconnue	83

SECONDE PARTIE

L'émotion publique.....	95
L'accident originel.....	113
La dromosphère	131
<i>Bibliographie</i>	157

CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À
MAYENNE EN JANVIER 2005
NUMÉRO D'IMPRESSION : 61538
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2005.
NUMÉRO D'ÉDITION : 709.

Code Sodis : S 20 735 2

Imprimé en France